

Les sanglots longs

Roman

Danièle Ludeau

Les sanglots longs

Elle est moche, elle est maigre, elle s'est habillée avec une bourriche de légumes flétris : en bas comme des pelures d'une patate qu'on aurait laissée trop cuire sans l'éplucher préalablement, ce qui donne une chiffonnade informe couleur marron lavasse ; en haut une guenille que l'on aurait appelée chemisier si elle n'avait pas davantage ressemblé à un amoncellement de rognures de navets ou de rutabagas fanés dont on ne voudrait même pas pour faire une soupe. Et aux oreilles, des pois cassés. A moins qu'il s'agisse de flageolets - de loin je distingue mal. Et pour couronner le tout, un bibi comme un poireau vinaigrette persillée sur la tête. Manque plus que des cubes de court bouillon en collier.

Et elle est mariée. Ce qui n'empêche pas Sandrine de draguer ouvertement le garçon avec qui je suis venue - Pierre - devant Bernard - son mari - et devant moi - sa très chère copine. Soit disant très chère copine.

Je suis en rogne.

Je ne m'attendais pas du tout à ce que la soirée prenne cette tournure.

Je connais Pierre depuis peu, quelques semaines seulement mais entre nous les choses se tissent dans le bon sens. Une trame dont on fait les tissus costauds. C'est la première fois que lui et moi nous "sortons en couple" - ah bigre que cette expression est vilaine ! C'est bien possible mais il n'empêche : je suis fière de me montrer avec ce gars (regardez comme il est superbe, sexy, drôle, intelligent... On admire mais c'est comme au musée : on ne touche pas !) Si gentil, si attentif à ma personne, si câlin, si sensuel, qui d'état solide me fait passer à l'état liquide quand il me regarde, quand il me parle, quand il me touche, et me fait me répandre comme une flaque. Et je pourrais tout aussi bien devenir

gazeuse et... pfutt... me volatiliser comme une bulle de savon ou de champagne... Se pourrait-il que j'en sois amoureuse ?

Il y avait déjà beaucoup de monde quand nous sommes arrivés à cette soirée - exactement ce que je voulais : ce beaucoup de monde a pu ainsi nous voir ensemble et je crânaï pas moins que si j'avais monté Les Marches cannoises. J'ai fait attention de ne pas trébucher en me prenant les pieds dans la traîne de ma robe haute couture, de ne pas dégringoler des dix centimètres de mes escarpins strassés, j'ai salué la foule en délire de ma jolie longue main gantée, mes dents éblouissantes de blancheur et mes cheveux cuivrés soyeux loréalés accrochant la lumière des derniers rayons du soleil, tenant par la main mon fiancé que les ados, filles et garçons, regardaient en agitant leurs mains moites, en criant et en se pissant dessus d'excitation.

Non en fait, nous sommes arrivés beaucoup plus sobrement : quelques têtes se sont tournées, des regards nous ont scrutés, des sourires nous ont accueillis... une arrivée ordinaire dans une fête quoi, pas de quoi en faire un plat. De toutes façons, vous pouvez toujours imaginer comment les choses se passeront, vous êtes tranquille : elles se passeront différemment. J'avais imaginé une arrivée somptueuse et elle fut quelconque.

Sandrine et Bernard habitent dans un quartier bourgeois où toutes les maisons pontifient au milieu d'un jardin caché le plus souvent derrière un mur ou une clôture enjolivée d'une glycine, d'un chèvrefeuille ou autre végétation qui sied à ce genre de propriété.

Pour moi leur jardin fait figure de paradis avec son allure mi-sauvage mi-domptée : un agréable entre-deux, un parti pris manifeste de laisser les fleurs pousser à leur guise, en une liberté un peu folle et fantaisiste. Rien ici ne se prend au sérieux. Des entrelacs de verdure, des petits chemins entre

les arbres, des coins secrets à découvrir au hasard de votre balade, des arbustes cachant des trésors, des parfums, des couleurs, un banc, une statue, un petit bassin avec quelques nénuphars parfois en fleurs. Et même un minuscule jardin japonais : du sable, des jolies pierres plates, une rivière sèche, une lampe et un érable du Japon, le seul endroit agencé et discipliné.

Ce soir, pour la fête, des lumignons et des guirlandes lumineuses diffusent de jolies couleurs sur toutes les fenêtres de la maison, dans l'escalier, dans les arbres, dans les allées et sur les petites tables rondes enjupées qui supportent également les alcools, jus de fruits et amuse-gueules.

Les fêtes chez Sandrine et Bernard ont toujours une ambiance de douce folie qui enivre dès le départ. Rien de trop voyant, juste la recherche du plaisir des yeux, des oreilles et des papilles avec des matières, des couleurs, des parfums, des sons, choisis pour surprendre, étonner et ravir.

Très rapidement après que nous soyons arrivés, ce qui se produit souvent dans ce genre de soirée, Pierre et moi avons été séparés au gré des conversations, des rencontres, des retrouvailles avec les uns, avec les autres. Surtout moi car lui ne connaît personne - du moins c'est ce que je pensais. Mais je ne me suis pas inquiétée de son sort car il engage facilement la conversation avec des inconnus - sa mère devait s'en ronger les ongles d'inquiétude quand il était petit.

Je passe ainsi deux heures très joyeuses, très sympas à papoter, picoler, picorer, rigoler.

Quand je le retrouve, il est assis dans un fauteuil. Autour duquel Sandrine papillonne comme un gros papillon de nuit - référence à la couleur beigeasse. Et que je passe devant lui, et que je le frôle, et que je m'assois sur l'accoudoir, et que je lui fasse les yeux doux sans équivoque, et que je lui dise

des choses très équivoques elles. Du moins, je les imagine équivoques rien qu'à voir l'attitude de l'insecte nocturne.

Serait-ce le privilège des laides de pouvoir se permettre de draguer en toute impunité ? me demandés-je.

Je regarde tout ceci sans oser intervenir. J'essaye d'accrocher le regard de Bernard qui lui ce benêt, sourit comme si tout allait bien, comme si sa femme se comportait normalement avec un invité.

Quant à mon Pierre, il est comme subjugué : il se marre à gorge déployée le navet, il joue le jeu du mec séduit.

OK mon bonhomme, joue-là comme ça, tu me connais encore mal mais je vais y remédier ; ta base de données date sans doute un peu, je vais les mettre à jour tes fiches, tu peux compter sur moi.

L'apéro terminé, chacun abandonne le jardin pour gagner une place à la grande table qui a été dressée sur la terrasse pour accueillir une trentaine de convives. Table superbe avec une nappe turquoise. Là encore rien de luxueux, juste des idées, des assemblages, des harmonies, des associations qui varient selon les saisons : des feuilles à l'automne, des branches en hiver, des fleurs fraîches au printemps et en été, comme ce soir, des couleurs d'azur, de safran ou de paprika associées à des ailleurs grecs, marocains ou indiens, à des lointains où il fait chaud, à des déserts brûlants aux oasis rafraîchissantes. Surprenant comme Sandrine peut avoir autant de goût pour décorer une maison, un jardin, une table... et aucun pour s'habiller.

Mon amoureux fait mine de me rejoindre. Avant qu'il ne m'atteigne, je lui tourne ostensiblement le dos et vais m'asseoir à une place laissée vacante entre deux hommes dont un, Alain, que je connais un peu pour l'avoir rencontré à plusieurs reprises dans des soirées similaires. Ce n'est pas du tout le genre de garçon qui m'intéresse : beau mec mais

trop arrogant, trop sûr de lui. Peu importe, ce soir il fera l'affaire. J'entame immédiatement la conversation en ignorant superbement ce couillon de Pierre. Je sais que je plais à Alain et j'y vais plein pot. A un point qu'il ne tarde pas à se rapprocher et à poser un bras sur mes épaules sous prétexte de me servir du vin. Je le laisse faire et à ce moment-là je croise le regard de Pierre, assis en face. Il est incolore, son sang doit s'être répandu sous sa chaise. Je bois une gorgée de vin sans le quitter des yeux. Il finit par détourner les siens.

De l'entrée (une merveilleuse salade d'oranges, de carottes et de fenouil) au plat de résistance (un succulent tajine d'agneau aux fruits secs), le dîner continue de se dérouler sur le même registre : j'ignore superbement tout du long Pierre que, du coin de l'œil, je vois me clouer au pilori de sa colère, m'écarteler, me flageller, m'ébouillanter, me planter des aiguilles là où ça fait mal, m'arracher les ongles un par un avec des tenailles. Je bois verre après verre, je m'amuse, je rigole, je raconte des conneries, c'est la fête. Rapidement je ne fais plus cas d'Alain dont la conversation et les propos libidineux m'ennuient prodigieusement. Je préfère divaguer avec les copines et copains rigolos autour de moi, aussi déjantés que moi, aussi gris, gris foncé ou noirs que moi. J'aime ces moments quand les mots d'esprit fusent, quand chacun se désinhibe et se laisse aller sans complexe, quand la moindre parole, la moindre intonation est sujette à de grands éclats de fou rire.

Je connais un garçon, qu'on peu dire convenable dans la vie mais qui, dès qu'il a bu dans une fête, se juche sur une table et se désape complètement ; sa conduite est tellement bon enfant que sa nudité n'a jamais rien de provoquant ni rien de vulgaire et demeure drôle (à mon avis du moins) ; il ne cherche pas à s'exhiber mais juste à se montrer d'une probité absolue. Pour moi, c'est sa façon à lui de dire "Je suis

totallement avec vous, je ne vous cache rien", d'être bien et de partager son bien-être, son bonheur de vivre à cet instant-là précisément, d'être sincère et intègre. Sans doute chez un autre un tel dénuement serait-il déplacé et déplaisant. L'art et la manière, ce qui motive un comportement... tout est là.

Après le fromage, l'amas de légumes fanés déguisé en maîtresse de maison arrive derrière Pierre, lui pose ses deux bras autour du cou et chuchote dans son oreille. Je me serais attendue à ce qu'il reprenne un peu ses distances, qu'il se détache, qu'il se montre un tantinet plus froid. Que nenni ! Le bandit pose à son tour ses mains à lui sur ses mains à elle et lui répond avec un grand sourire. Puis il se lève pour la suivre ! Elle le prend par la main et ils quittent ainsi la pièce. Je n'en crois pas mes yeux ! Qu'est-ce qu'ils vont faire en s'isolant ainsi tous les deux ?..

Très bien. Je m'appuis délibérément sur l'épaule d'Alain et entame une drague qui ne peut finir qu'au lit. M'en fous, désappointée et ronde comme je suis, je décide d'aboutir mes actes. Et je continue de boire car je suis méchamment sonnée par l'attitude de celui que quelques heures plus tôt je prenais pour l'homme qui me ferait les enfants de ma vie.

Je perds un peu le sens et du temps et de tout le reste - j'ai décidément bien trop bu - quand toutes les lumières s'éteignent. Alain en profite pour immédiatement me glisser une main entre les cuisses, une autre dans le décolleté. Il n'a pas le temps d'en faire plus - heureusement qu'il n'a que deux mains ce galopin - que des "Joyeux anniversaire" fusent de toutes parts et qu'un énorme gâteau (brillant de mille feux) fait son apparition, porté par... Sandrine et mon Pierre, complices comme pas deux.

Le gâteau est destiné à Bernard. Ah bon Dieu mais c'est bien sûr ! Dans ma fureur et mon ivresse, j'avais complètement oublié qu'on fêtait son anniversaire ! Chacun se dépêche

d'aller chercher le cadeau qu'il a caché en arrivant à la soirée. Entre-temps, la lumière revient, Alain remet ses deux mains en terrain découvert et moi, profitant de la joyeuse confusion ambiante, je m'éclipse et tanguer et titube jusqu'au vestibule pour sortir ma petite contribution de mon sac à mains, la laisser m'échapper des mains ("Ah zut !") sur le tas déjà conséquent des paquets multicolores multiformes chatoyants enrubannés, hausser les épaules (ce qui est fait est fait) et chanceler vaciller jusqu'aux toilettes, lieu inévitable bienvenu quand on a beaucoup bu.

Je sors ensuite dans le jardin pour m'isoler un peu, quasiment cramponnée aux murs ("Toi ma fille, faut que tu modères ta consommation d'alcool...") quand je me sens retenue par un bras. Au bout du bras, Pierre. Furieux.

- C'est quoi ton petit cinéma là ? me siffle t'il ainsi qu'un serpent excessivement courroucé.

Je le toise, aussi dignement que mon taux d'alcoolémie me le permet :

- Quel petit cinéma... cinéma ?

- Quel petit cinéma ?!... Tu te fiches de moi ?

- Et toi ?

Sa tête a un mouvement de recul, il fronce les sourcils :

- ?... Quoi moi ?!...

- Ah oui... toi bien... bien suuur, t'as rien à te... - un hoquet - rechopper... reprocher...

- Mais qu'est-ce que tu racontes ?

- Avec San... avec San... avec Sandrine !

- Sandrine ?!

- Ouais, Sandrine ! VOUS ARRÊTEZ PAS DE GRA... DRAGUER TOUS LES DEUX DEPUIS QU'ON EST (hip) ARRIVÉS A CETTE PE... PUTAIN DE SOIRÉE !!!

- Moi, draguer avec Sandrine ???...

Je vois ses lèvres s'entrouvrir et ses yeux pétiller avant qu'il n'en sorte un rire (franc ?) ; il me regarde en secouant

la tête plusieurs fois de droite à gauche. L'incrédulité faite homme.

- Bon ben ça va, arrête de te - encore un hoquet - fou... foutre de ma gue... de ma gueule !

- Mais je me fous pas de ta gueule ma puce. Seulement je risque pas de draguer avec Sandrine.

- Ah bon ? Et courpoi... pourquoi tu risques pas... pas de grader... de draguer avec elle ? parviens-je à prononcer. Je me fais l'effet de Bourvil dans l'histoire de l'eau ferrugineuse.

- Parce que c'est ma cousine.

- TA SANDRINE ?... COUSINE ?!... Euh... TA COUSINE ?... SANDRINE ?!...

Du coup, mon alcoolémie chute d'un degré (mais j'ai de la réserve).

- Ben oui. Pas une cousine germaine mais une cousine quand même. Je ne sais plus trop par rapport à qui dans la famille, ça n'a jamais été mon truc ces histoires de parenté. C'est d'ailleurs peut-être pas une cousine directe mais peu importe. En tout cas, on a passé toutes nos vacances ensemble quand on était gamins, dans une maison que mes grands parents avaient. On a fait plein de conneries tous les deux, comme deux gosses quoi. Après, quand mes grands parents sont morts, la maison a été vendue, on s'est un peu perdu de vue, la vie quoi. J'ai dû savoir qu'elle était venue vivre à Nantes mais comme je ne l'avais pas revue, j'avais un peu oublié. On s'est retrouvé ce soir. C'est dingue le hasard non ?

Je suis ahurie de ce soudain flot de paroles et reste coite.

Il répète d'une voix maigrichonne moins assurée :

- Tu trouves pas que c'est dingue ?...

- Si si.

- Et tu ne le savais pas ? Je veux dire : t'étais pas là quand on s'est retrouvé ? Pourtant on en a poussé des cris !

- Ben non. Quand on est arrivés, je suis allée discuter avec des copines que j'avais pas vues depuis longtemps et y'en a une qu'attend un bébé alors tu penses, nous aussi on en a

poussé des cris ! Et du coup j'ai pas fait gaffe à tes tiens... aux tiens... de cris.

- Ah ouais, je comprends mieux. T'as dû t'inquiéter mon poussin...

Il m'enveloppe de ses bras et de son regard couleur rose bonbon mais ça ne dure pas. D'un coup, il m'écarte et, de câlins, ses yeux se rétrécissent en une fente par laquelle je reçois une nouvelle salve de sombres œillades assassines :

- Mais dis donc, toi, le mec avec qui avait les mains dans ton soutien gorge tout à l'heure, c'est ton cousin ?

- Euh... non c'est pas mon cousin. C'est Alain. Un... copain.

J'ai bredouillé les derniers mots et je souris piteusement :

- C'était pour te rendre jaloux. Pour te rendre la monnaie de ta pièce.

- Oh mon petit bout de sucre, viens là que je te...

Il n'a pas le temps de me reprendre dans ses bras que mon folâtre de voisin de table s'interpose :

- Dis donc toi, ça te dérange pas de me piquer ma nana ?

- Hein ? C'est qui lui ?

- Ben c'est... Alain, je lui réponds piteusement.

- Bas les pattes, elle est avec moi, s'interpose Pierre.

- Ah non, tu te goures là, c'est avec moi qu'elle est.

- Sûrement pas !

- Dis lui toi !

Penaude, je m'exécute :

- Euh... je suis désolée Alain... en fait c'est un malentendu.

- Un malentendu ? UN MALENTENDU ?... C'EST BIEN CE QUE J'AI ENTENDU ?

- Oui, je vais t'expliquer. En fait...

- AH MAIS TU NE VAS RIEN M'EXPLIQUER DU TOUT MA JOLIE. ÇA FAIT DEUX HEURES QUE TU ME CHAUFFES L'ASTICOT, TU VAS...

Pierre joue alors les chevaliers servants. Mes yeux éblouis le voient revêtu d'une armure (imaginaire) et s'apprêter à brandir son épée (tout aussi imaginaire). Ses cheveux se transforment en un panache éblouissant, il est magnifique. Je

suis une princesse délicate et terrorisée que mon preux seigneur, revêtu sa cotte de mailles, protège valeureusement du vilain chevalier noir qui veut m'enlever, et dont le beau destrier blanc piaffe et hennit à côté de nous, prêt à nous emporter loin du danger. Des coups de lame s'échangent et font des étincelles dans la nuit...

Mais leurs cris s'interposent dans mon conte et en cassent le fil. Foin du chevalier, de son panache, de son destrier et de la princesse. La belle histoire est finie, on ne sait même pas s'ils se marieront et s'ils auront beaucoup d'enfants.

- ELLE NE VA RIEN DU TOUT. TU LA LAISSES TRANQUILLE !

- Ecoute moi bien toi : TU TE CASSES ET TU ME LAISSES M'EXPLIQUER AVEC ELLE, OK ?

- JE PENSE QUE TU N'AS PAS BIEN COMPRIS...

Et vlan, une gifle part. Un coup de poing rate sa cible.

- EH OH OH OH !!! ARRETEZ ÇA TOUT DE SUITE !

Quelqu'un se pointe :

- C'est quoi ce raffut ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je hurle :

- EMPECHEZ-LES DE SE BATTRE !

- Hein ?

- MAIS FAITES QUELQUE CHOSE MERDE ! VOUS VOYEZ BIEN QU'ILS DECONNENT LA ?

Je commence à paniquer sérieux.

- Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

En quelques minutes, c'est un merdier sans nom. Les gens s'agglutinent, tout le monde veut savoir, certains commencent à répondre tout et n'importe quoi pour se rendre intéressants, il est très difficile de séparer Alain de Pierre et Pierre d'Alain et plus rien ne va. Le premier a beaucoup de mal à accepter sa déconfiture et il réussit à mettre son poing sur le nez du second ce qui, aussitôt, a l'effet spectaculaire de faire pisser le sang et, tout de suite après, l'effet salutaire de calmer un peu le jeu, Alain se désolant immédiatement de son geste. Sauf que des énergumènes se

mettent à crier, ce qui a alors l'effet inverse : d'autres personnes accourent, de loin voient du sang, imaginent tout et n'importe quoi, s'affolent, transmettent leur panique à d'autres...

Oh la la, quelle pagaille !...

Bref, un voisin a dû finir par appeler les flics car les hommes en bleu débarquent. Il faut tout leur expliquer et comme ils ne comprennent rien parce que ceux qui expliquent ne connaissent rien à l'affaire, ils s'énervent et nous embarquent, Alain, Pierre et moi. Parce qu'ils ont quand même saisi qui sont les acteurs de la farce. Dont, qui plus est, le taux d'alcoolémie est bien supérieur aux normes en rigueur, ce qui n'arrange rien. Il n'est pas interdit de se soûler mais vu les circonstances et le tapage nocturne... Pierre et Alain ne sont pas trop d'accord, essayent de négocier et de parlementer mais rien n'y fait : au panier ! Quant à moi, je suis tellement honteuse de la tournure des événements que je fais profil bas et me laisse emmener sans broncher. Je leur tends même les poignets pour qu'ils y mettent leurs menottes avant qu'ils ne me le demandent.

Contrôles d'identité, fouille, interrogatoire, déclarations, procès-verbal, cellule de dégrisement... nous ressortons au petit matin, dégrisés, chiffonnés, blêmes. Pierre doit aller à l'hôpital car son nez est probablement cassé. Il souffre, il s'en veut, Alain s'en veut, je m'en veux, ce n'est pas le plus beau matin du monde.

Nous décidons d'aller prendre un café, histoire de ne pas nous séparer comme ça, ce serait dommage.

Le garçon, qui essuie des verres au fond du café, nous regarde entrer. Ses yeux s'attardent sur Pierre ; il suspend un bref instant son geste mais ne moufte pas. Il doit avoir l'habitude, situé comme il est en face du commissariat. Il

nous salue de la tête, met son torchon sur l'épaule, s'appuie des deux mains sur le comptoir et nous demande sobrement :

- Trois cafés ?

- S'il vous plait oui.

Nous nous asseyons et ne nous disons pas grand-chose, en fait rien. Dès que le garçon a eu posé les tasses, chacun plonge le nez dans la sienne, s'occupe de défaire le sucre du papier, de faire tomber les morceaux dans la tasse, de touiller avec sa cuillère, de touiller encore, de touiller toujours et de boire par petites lampées...

Je me décide enfin, en même temps qu'Alain :

- Je voud...

- Bon c'est...

Ce qui contribue à nous faire un peu rire tous les trois.

- Excuse-moi, je t'ai coupé...

- Non non, vas-y toi, t'as commencé la première.

- OK. Je voudrais m'excuser parce que toute cette histoire, c'est à cause de moi.

- 'an, 'u 'ouvais 'as savoi que an'ine é'ait ma ou'ine...

- Hein ? Qu'est-ce que t'as dit ? J'ai pas bien compris...

Alain intervient gentiment :

- Il a dit que tu ne pouvais pas savoir que Sandrine était sa cousine.

- Ah d'accord. Non effectivement je ne pouvais pas savoir mais j'aurais dû aller te trouver plutôt que me conduire comme une dinde. Tu voulais dire quelque chose Alain ?

Alain se dandine sur sa chaise :

- Je voulais encore m'excuser de t'avoir frappé Pierre. C'était complètement crétin. C'est vrai que j'étais en rogne et que j'avais trop bu mais quand même...

- F'est bon, 'e vais a'er à 'hôbita', y 'ont me 'épa'er et on n'en pa'le'a p'us.

Je me penche vers lui quand mon téléphone sonne. Je décroche tout en me levant pour m'éloigner :

- Oui, allo ?

- C'est Sandrine. J'essaye de joindre Pierre mais il ne répond pas. Tu sais où il...

- Il est avec moi, avec nous. On boit un café avec Al...

Elle me coupe :

- Comment ça va ?

Je hausse les épaules :

- Comme après une nuit chez les flics.

- Non je voulais dire : Pierre, son nez ?

- On va aller à l'hôpital après, il a sûrement le nez cassé.

- OK, ne bougez pas, j'arrive. Vous êtes où ?

- Dans le café devant le commissariat mais c'est pas la peine que tu viennes, je vais l'emmener...

- Vous avez une voiture ?

- Ben non. On l'a laissée par chez toi, forcément.

- Bon, tu vois, comment veux-tu l'emmener ? J'arrive.

Et elle a raccroché avant que je lui dise qu'on prendra un taxi. Je regarde le téléphone comme si j'allais rentrer dedans pour la retrouver à l'autre bout et lui dire son fait : c'est peut-être sa cousine mais je la trouve un tantinet crampon la cousine-Sandrine. Déjà la veille, quand elle a découvert son cousin par terre, le pif en sang, elle m'a délibérément écartée pour s'en occuper, a demandé qu'on aille lui chercher du coton, du désinfectant et des trucs et des machins. Heureusement dans un sens, les flics sont arrivés et ont mis fin à son rôle d'infirmière zélée, beaucoup trop à mon goût.

Je ne vais sûrement pas attendre qu'elle se pointe et m'évince encore :

- C'était Sandrine. Bon, on y va ? On va prendre un taxi.

- 'est-ce 'elle a 'oulait 'an'ine ?

- Elle voulait juste savoir comment ça allait. Allez, on y va parce que les urgences un dimanche, ça va pas être de la tarte. Autant ne pas tarder.

Je mets de l'argent sur la table sans laisser les gars intervenir - j'en suis encore à vouloir régler mes dettes. Puis nous nous levons tous les trois et sortons du café. Je me tourne alors vers Alain :

- Alain, encore une fois je te demande pardon.

- OK, c'est bon Flo. Passez un bon dimanche tous les deux. Au plaisir...

Très glu, je lui propose de profiter de notre taxi :

- On peut te déposer si tu veux...

- Non merci Flo. J'habite pas très loin, je vais marcher un peu, ça va me faire du bien.

Il me regarde et me pique un bisou sur la joue :

- Fais pas cette tête Flo, je te dis que ça va. Je ne t'en veux pas, d'accord ? Bon j'y vais. Salut Pierre, soigne-toi bien. Et sans rancune hein ?

Les deux garçons échangent une poignée de main virile en se regardant dans les yeux. Finalement il est moins con que je pensais Alain.

C'est bien la première et la dernière fois que je joue avec des allumettes moi.

Vingt minutes plus tard, nous sommes assis dans la salle d'attente des urgences. Le cas de Pierre n'étant pas désespéré, on nous a demandé d'attendre. Nous nous tenons tendrement par la main, appuyés l'un à l'autre, un peu out. Quand Sandrine débarque.

- Ah vous êtes là ! Ben alors, pourquoi vous ne m'avez pas attendue ? Je t'avais dit que je passais vous chercher...

- C'est bon Sandrine. Je préférerais qu'on aille à l'hôpital tout de suite sans attendre dans le café mais tu m'as pas laissé le temps de te le dire.

Elle m'écoute à peine, s'assoit à la gauche de Pierre en demandant à une dame à l'air soucieux de bien vouloir se déplacer d'un cran. En fait Sandrine l'a à peine regardée

cette dame, trop obnubilée par Pierre ; elle l'a sommée de lui céder la place, elle lui en a intimé l'ordre. Je la regarde, médusée par son attitude. Je croise le regard de la dame mais celle-ci me fait signe de la main de laisser tomber et se replonge dans ses pensées manifestement plus graves que cette broutille.

- Comment ça va mon Pierrot ? T'as mal ?

Mon Pierrot ?... *Mon Pierrot ?!*

Mon Pierrot en question s'est tourné vers elle pour lui répondre, d'autant qu'elle a pris ses deux mains dans les siennes ; de fait, je suis exclue de leur échange. Bien. Je me lève et me rend à la machine pour me servir un café que je commence à boire en restant debout.

Pierre ne tarde à m'appeler. Je constate qu'il s'est dégagé de l'emprise de sa cousine. Il me tend un bras en me souriant. Oh le pauvre ange aux ailes froissées et au sourire esquinaté... Je me précipite vers lui.

- Tu veux un café mon cœur ?

- 'on, 'e 'e 'eux 'oi.

- Hein ?...

- Ve 'e veux oi.

- Tu me veux moi ?

Et dans ses yeux je lis "oui". Je fonds. Nous nous pelotons l'un contre l'autre, nos deux têtes appuyées l'une sur l'autre, nos quatre mains et leurs dix doigts mélangés les uns dans les autres, sans plus tenir compte de la Sandrine qui se fige sur son siège comme une crème instantanée. Vu son teint, à la pistache la crème.

- Monsieur Dubois ?

Une infirmière debout devant nous, un dossier à la main, nous réveille plus ou moins.

- Oui, 'est 'oi.

- Vous voulez bien me suivre s'il vous plait ? On va s'occuper de vous.

Pierre me gratifie d'un petit sourire, me dit à tout de suite dans sa langue étrange d'éclopé et se lève pour suivre l'infirmière.

Sandrine se tient raide à côté de moi, pétrifiée à un point que je n'ose intervenir de peur qu'elle tombe d'un coup et qu'elle se brise. Je remarque que ses lèvres tremblent, que ses mains tremblent. Elle a un tic dans la paupière droite. Les lendemains de fête sont décidément difficiles.

Je me tasse sur mon siège et je me tais. Je dois m'assoupir car sa voix me parvient de très loin :

- ... longtemps avec Pierre.

- Hein ?

Je sors de ma somnolence. Sandrine me toise et grince fort comme une porte mal huilée :

- JE DISAIS : VOUS NE VOUS CONNAISSEZ PAS DEPUIS LONGTEMPS AVEC PIERRE !

- Ben t'énerve pas, j'ai dû m'endormir, j'écoutais pas... Non effectivement ça fait pas très longtemps, quelques semaines.

- Oui, c'est ce qu'il m'a dit hier soir. C'est effectivement très récent.

Réponse qu'elle accompagne d'un petit air perfide et satisfait.

- Dis-moi, tu ne m'en avais pas parlé ?

- De quoi ?

- De Pierre ! On parle de quoi là ?!

- Ben si, souviens-toi, je t'ai dit un jour que j'avais rencontré un gars qui me plaisait bien... C'est vrai qu'à la réflexion j'en ai peut-être plus discuté après avec Bernard... Et puis aussi j'attendais de voir ce que ça donnait avant de vous le présenter.

- Et alors ?

- ?... Alors quoi ?

Elle soupire, excédée, lève les yeux au ciel et développe en martelant ses mots :

- QU'EST-CE QUE ÇA DONNE, PIERRE ET TOI ?!

Je souris, béate :

- C'est super. Tout simplement super.

- Ah.

Elle regarde devant elle. Je la sens nerveuse, tendue. Je ne la reconnais pas. Quand elle reprend la parole, sa voix est carrément crayeuse :

- Et donc tu ne savais pas que lui et moi on se connaissait depuis très longtemps ?

- Ben non, comment j'aurais pu le savoir ?...

- Je ne sais pas, vous auriez pu en parler.

Son pied se balance à une cadence folle.

- Et au fait, qu'est-ce qui s'est passé hier soir ? Pierre a été très évasif...

Je me dérobe :

- Oh... un malentendu...

Mais c'est mal connaître Sandrine qui insiste :

- Un malentendu ?

- Ouais, entre Alain et Pierre. Alain a pensé qu'il avait des droits sur moi et Pierre l'a mal pris. Tu vois le genre...

- Non pas trop. Aucun mec ne s'est jamais battu pour moi.

Je réfléchis deux secondes et m'esclaffe :

- ... Et ben moi non plus dis donc ! Enfin, jusqu'à hier soir. C'est une première.

- T'en es fière ?

- Non... Enfin, à la réflexion et pour être tout-à-fait honnête, si, un peu. Etre convoitée par deux mecs...

J'arrête là mon numéro, dissuadée par son regard glacial et le remords qui me tenaille.

- Sandrine...

- Mmmmm

- Je voudrais m'excuser pour hier soir, j'ai gâché votre soirée avec mes conneries...

Elle chasse cette idée de la main comme s'il s'agissait d'une mouche. Je pose ma main sur son bras mais elle se dégage.

- Je me sens con, je t'assure...

- Ça va, je te dis, on ne va pas épiloguer là-dessus jusqu'à la Saint Robert ! Fallait y réfléchir avant. C'est trop facile de faire n'importe quoi et de demander pardon ensuite.

Bon, je prends note de la leçon dans mon petit calepin mental : réfléchir avant d'agir. C'est bon d'avoir une amie comme Sandrine, tout de suite on se sent mieux, réconforté.

Je change l'axe de notre conversation :

- Mais dis moi toi, parce que Pierre n'a pas trop su me dire exactement quels étaient vos liens : vous êtes cousins alors ?

Elle en tombe presque de son siège :

- MAIS NON !

Puis elle prend sur elle avant d'enchaîner :

- Enfin... pas vraiment. Tout le monde nous a toujours appelés les cousins parce que l'été et pendant toutes les vacances, on était ensemble chez ses grands-parents. En fait, ma grand-mère était amie avec sa grand-mère à lui. Et je pense, à dire vrai je n'en suis pas sûre, qu'il y avait un autre... lien.

- Un autre lien ? C'est-à-dire ?

Elle lève les yeux au ciel et égrène les syllabes une par une :

- Il se dit que ma grand-mère aurait couché avec le frère de la grand-mère de Pierre. Voilà.

- Avec le frère de la grand-mère de Pierre ? Son grand oncle alors... Elle était mariée ?

- Non, c'était avant qu'elle se marie.

- Et lui ?

- Oui.

- Il était marié ?

- JE VIENS DE TE DIRE QUE OUI !

C'est qu'elle me mordrait l'enragée !

- Et ?

- Ma grand-mère s'est mariée très rapidement et elle a eu un enfant. Prématuré. Mon père.

- OUAAAHHH !!!

- Ouais bon ça va, n'en fais pas des tonnes !

- J'en fais pas des tonnes mais c'est géant cette histoire ! Du coup, vous avez quand même des liens de sang Pierre et toi. Vous seriez bien un peu cousins quand même... Petits cousins.

Elle lève les yeux au ciel :

- On est sûr de rien, ce ne sont que des racontars.

- Faudrait faire un test ADN.

- Ouais c'est ça. Et pourquoi pas déterrer le grand oncle aussi ?

- Ben ouais, comme Montand.

Elle a l'air en colère. Fâché. C'est quoi son problème ?

- C'est quoi ton problème ?

- Mon problème ?...

- Ben ouais, t'es toute énervée là...

- Je ne vois pas ce qui te fait dire ça.

- Peut-être ta façon de me parler des frasques de ta grand-mère comme si ça te chagrinerait. T'as l'air chagriné.

- Mais pas du tout !

- Ben si mais bon, laisse tomber... Tu veux un café ?

Elle décline mon offre et m'enjoins sèchement de ne pas en boire autant, arguant que ce n'est pas bon pour la santé. C'est nouveau ça, qu'est-ce qu'elle en a à fiche de ma santé ?

Je décide de ne pas polémiquer :

- Ouais je sais. D'habitude j'en bois pas autant mais là aujourd'hui, j'en ai besoin. Particulièrement besoin. Je n'ai pas dormi de la nuit figure-toi. Moi tu sais, tant que je n'ai pas mon oreiller préféré et mon doudou, je dors mal.

Elle plisse les yeux et me regarde, un rien hautaine :

- Ton... doudou ?...

- Oui, mon doudou...

Et devant son air éberlué, je précise :

- Ben Pierre quoi !

- ? Ah parce que Pierre est ton doudou ?...

- Oui, enfin c'est une plaisanterie ! T'es vraiment coincée aujourd'hui toi...

- A moins que je ne sois pas sensible à tes blagues de maternelle.

- Ah ben d'accord, je vois. Bon alors je la remballe celle-là et je la remets dans ma poche, avec mon mouchoir, ma bille préférée et mes carambars dessus.

- Quand est-ce que tu vas grandir ?

Mais qu'est-ce qu'elle a aujourd'hui ? D'habitude on rigole des mêmes plaisanteries, pas toujours très intellectuelles certes mais qui nous font rire.

- C'est quoi qui va pas ?

- Tu vas me poser la question toutes les cinq minutes ?

- Ouuh, je vous laisse, toi et ton humeur qui pue le vide ordures.

Je me rencogne dans mon siège, attrape une revue sur la tablette à côté et commence à consulter les nouvelles des people.

Si j'ai une qualité, c'est de ne pas être rancunière ; deux minutes après qu'elle m'ait rembarrée, je m'exclame :

- Ah ben mince alors ! Tu savais que Machin n'était plus avec Bidule ?

Elle hausse les épaules :

- C'est pas nouveau ! Tu débarques toi. Ça fait au moins un an qu'ils se sont séparés.

- Ah bon ?...

Je regarde la couverture : le magazine date en effet de juin de l'année dernière.

- Ah oui, t'as raison. C'est pas récent récent... De toutes façons je m'en fous de leurs histoires. Je vais dormir un peu.

Je repose la revue sur la table.

- Je peux appuyer ma tête sur ton épaule ?

- Non. D'ailleurs je vais aller fumer une clope.

- Bon ben merci quand même.

Elle se lève et me plante là. Mais qu'est-ce qui lui prend ?

J'ai dû m'endormir car je sens une main qui me secoue doucement. C'est Pierre, un pansement sur le nez.

- Ah ça y est, ils t'ont réparé ?

- Oui, je suis comme neuf.

- Ils t'ont fait mal ?

- C'était atroce mais je suis un homme tu sais...

Je le coupe en souriant :

- Oui, tu souffres en pleurant beaucoup...

Je l'embrasse pour adoucir ce qu'on doit bien appeler la vérité. J'y peux rien moi si les hommes sont comme des gosses quand ils sont malades.

- Mon héros...

- On y va ? Il n'a qu'une envie ton héros, c'est de se coucher...

Nous nous dirigeons vers la sortie quand il percute et regarde autour de lui :

- Elle est où Sandrine ?

Je l'avais oubliée celle-là.

- Je sais pas... Tout à l'heure elle m'a dit qu'elle allait fumer une clope. Mais je me suis endormie et j'ai aucune idée du temps qui a passé. Il est quelle heure ?

- ... 11h28 exactement.

- Ah oui, quand même ! Tout son paquet a dû y passer alors. Au prix où sont les clopes...

- Allez viens ma puce, on rentre.

On décide d'aller chez lui après être passé chez moi pour prendre des vêtements propres. Mais avant, faut qu'on aille récupérer ma voiture.

Dehors nous ne retrouvons pas Sandrine. Etonnant mais vu son état d'esprit, j'aime autant qu'elle se soit tirée. Par contre, nous devons de nouveau prendre un taxi - rien n'est jamais parfait - qui nous ramène dans le centre, près de chez Sandrine et Bernard, pour récupérer ma voiture.

Je demande, un peu hypocritement :

- Qu'est-ce qu'on fait ? On va voir si elle est rentrée ?

- Euh... j'aime autant qu'on rentre. On l'appellera plus tard d'accord ?

J'opine du chef. Bonne réponse. Au fond de moi, je jubile : il n'est pas accro à sa cousine.

Des violons

Il l'aime, ça se voit. Cette façon qu'il a eue tout à l'heure de la regarder, de lui tendre la main, ça ne trompe pas. Pourtant hier soir, il avait l'air si heureux de me revoir... j'ai cru que tout était enfin possible..

Oh maman, tu n'es plus là ! Il n'y avait que toi pour savoir m'écouter, pour me comprendre, pour me prendre dans tes bras et me bercer, pour me consoler, pour me dire ce que je devais faire. Maman ma petite maman, comment je fais sans toi ? Je crois bien que je ne pourrai pas, je ne pourrai pas... C'est au-dessus de mes forces.

De l'automne

Nous sommes rentrés nous coucher. Pendant quatre heures nous dormons, nous nous câlinons, nous escaladons des sommets, nous en redescendons épanouis et heureux, et nous petit-déjeunons au lit vers 15h00. Je mâchonne et mes mots et une tartine de confiture :

- T'oublieras pas d'appeler Sandrine ?

- Pourquoi moi ? C'est ta copine non ?

- Oui mais tu vois, j'ai comme l'impression depuis ce matin qu'elle m'en veut.

- Ah ouais ? Pourquoi ?

- Si je le savais !... Elle n'a pas arrêté de me rembarrer ce matin à l'hosto. Dès que je disais quelque chose.

- Bon ben je l'appelle alors...

Il tend le bras pour attraper, dans l'ordre, son jean, son tee-shirt qu'il enfile et le téléphone.

- Ah par contre, je ne connais pas son numéro..

- Attends, je te le donne.

Je me lève et vais chercher mon portable dans mon sac à main resté dans le salon.

Il tapote le numéro puis attend quelques secondes et raccroche.

- Je suis tombé sur sa messagerie. T'as le numéro de Bernard ?

- Oui, attends... Tiens, le voilà.

Re-tapotage puis quelques secondes d'attente.

- Bernard ?... Bonjour, ici c'est Pierre, le cousin de Sandrine... Ça va ?... Euh... elle est là Sandrine ? Parce que ce matin elle est partie de l'hosto sans nous et... Elle n'est pas rentrée ?!... Ben non... Oui je comprends mais non, je suis avec Flo là et elle n'est pas avec mo... avec nous... C'est bizarre oui... Ça m'inquiète un peu ce que tu me dis là... Tu veux qu'on vienne ?... Non ?... OK, j'attends que tu rappelles. On est chez moi, tu veux mon numéro ?... Oui, t'as raison, c'est pas la peine, il

est affiché sur ton téléphone... Pardon ?... Ah oui, je te remercie, ça va... Il était cassé oui... Oui oh ben tu sais, ça n'a jamais rien de réjouissant de passer une nuit chez les flics hein... Oui c'est ça, c'est effectivement une expérience comme une autre, on va le prendre comme ça. Non ce qui m'emmerde, c'est d'être peut-être fiché maintenant... Non ce n'est pas un gros délit mais quand même... Oui... Oui c'est sûr... Non bien sûr... Ouais... Enfin on verra bien hein ? Ça marche, à tout de suite Bernard.

Je lui demande ce qui se passe.

- Sandrine n'est pas rentrée chez elle. Bernard pensait qu'elle était avec... moi.

- Ah bon ?... Et elle ne l'a pas appelé ?

- Ben non mon petit cœur, sinon ce ne serait pas inquiétant...

- Oui t'as raison, je suis tarte moi. Qu'est-ce qu'on fait ?

- Bernard va appeler le commissariat et l'hosto au cas où elle aurait eu un accident...

- Ben quand même, depuis ce matin il aurait été prévenu non ?...

- Oui, c'est ce que je pense. On va attendre qu'il rappelle.

- Ouais. Bon moi en attendant, je vais prendre une douche.

Vingt minutes plus tard, le téléphone de Pierre sonne :

- Oui allo ?... Bon bon, dans un sens tant mieux... Elle a des copines que tu pourrais appeler ?... Ah... Et elles non plus ne savent pas... Et sa mère ? AH BON ?!... Ah merde... Non je ne savais pas... Tu sais, ça faisait un petit moment qu'on avait perdu tout contact avec Sandrine. Et hier soir on a parlé de beaucoup de choses mais elle ne m'a pas dit pour sa mère... Ah... Oui je comprends maintenant pourquoi elle n'en a pas parlé. Tu penses qu'il peut y avoir un lien ?... Ouais, c'est pas évident... Si t'as besoin de quoi que ce soit, t'appelles hein ? On ne bouge pas d'ici. De toute façon on te rappellera ce soir OK ?... OK Bernard, on fait comme ça, à plus.

Je sors de la salle de bains enveloppée dans un drap de bains :

- Alors ?

- Et bien aucun accident n'a été signalé...

- C'est déjà ça.

- Ouais. Bernard m'a dit qu'elle avait perdu sa mère il y a deux ans ?...

- Oui, ça a été plutôt difficile pour elle, elle en a fait plus ou moins une dépression pendant des mois. Une grosse déprime du moins.

- Un cancer m'a dit Bernard ?

- Oui, cancer du pancréas, elle est morte à peine deux mois après qu'ils le lui aient diagnostiqué. Ça les a bien secoués tous, Sandrine particulièrement. Elle était très liée à sa mère. Peut-être un peu trop à mon goût mais bon... ces choses-là...

- Tu veux encore du café ?

- Ah oui, je veux bien. Je vais être comme une pile énergie Plus mais tant pis.

Nous nous rendons dans la cuisine et Pierre s'active autour de la cafetière. J'aime bien sa cuisine : fonctionnelle avec ses placards qui s'ouvrent et se ferment (presque) au doigt et à l'œil, où chaque chose est à sa place, son plan de travail "un coup d'éponge et c'est propre", joyeuse avec son jaune tournesol, son petit air de jardin lilliputien avec ses herbes aromatiques : ciboulette, sauge, menthe, basilic, aneth, coriandre, persil, estragon et que sais-je encore, cohabitent dans des pots posés sur l'appui de la fenêtre ou accrochés dans des suspensions en quantité telle qu'on se croirait au Jardin Botanique. Pierre est adepte des herbes, en fumette ou en cuisine. Quand on s'est connus, c'est tout juste s'il ne mettait pas du persil dans une crème caramel. J'exagère à peine. Personnellement j'aime bien la nouvelle cuisine, les

nouveaux concepts, les mélanges osés ; mais de là à tremper dans mon café au lait mes tartines du matin beurrées de pissenlits hachés...

Il me tourne le dos et j'en profite pour le reluquer de haut en bas : ses cheveux, sa nuque, son dos, ses hanches, ses cuisses, son joli petit cul...

- T'arrête de me mater ?

Il a des yeux derrière la tête ?! J'oblige les miens d'yeux à retrouver la raison et sourit benoîtement quand il se retourne et me fait face. Réjouissant aussi le recto. Il me sourit, croise les bras et enchaîne :

- Pourquoi tu disais "un peu trop" tout à l'heure quand on parlait des relations de Sandrine avec sa mère ?

Je lui explique qu'à mon sens, à partir d'un certain âge, on doit pouvoir gérer sa vie sans avoir besoin de *toujours* demander l'aval de sa mère, quand bien même on y soit très attaché. Sandrine, il fallait constamment qu'elle appelle sa mère pour lui demander son avis ou pour lui raconter ses histoires de cœur, de boulot, ou parce qu'elle avait vu une jupe qui lui plaisait, qu'elle avait un bouton sur le nez, qu'elle ne savait pas comment cuire un œuf à la coque... pour n'importe quoi il fallait qu'elle l'appelle ! Je me souviens, quand on allait en soirée ensemble, avant qu'elle soit mariée, elle appelait sa mère dès qu'elle rencontrait un mec pour le lui décrire, lui dire ce qu'il lui avait dit, pas dit, fait, pas fait... Ça m'horripilait ! Je lui disais qu'une mère n'est pas une copine mais elle me répondait que je ne pouvais pas comprendre vu les rapports que j'entretenais - ou plutôt que je n'entretiens pas - avec la mienne de mère.

Je hausse les épaules et ouvre les mains paumes au ciel, à l'italienne :

- Alors que ça n'a rien à voir !

Pierre ne dit rien, il m'écoute.

- Je suis sûre que sa mère connaissait tout de son couple avec Bernard. D'ailleurs, elle était souvent rendue chez eux. Il fallait que ce soit lui pour le supporter.

Pierre réfléchit en se tapotant un doigt sur les lèvres et en fronçant les sourcils :

- C'est vrai ce que tu dis. J'y repense maintenant que tu en parles : c'était déjà comme ça quand on était mômes, elle rapportait tout à sa mère, toutes les conneries qu'on pouvait faire ou qu'on avait en tête de faire. Au départ ça me foutait en rogne et puis comme sa mère ne disait jamais rien, ne nous punissait jamais, à la longue je m'y suis fait.

Nous restons pensifs tous les deux pendant que la cafetière fait son intéressante en crachotant, fumant et éructant du genre : il y en a une qui travaille ici et c'est moi.

- A quel âge vous vous êtes perdus de vue ?

- Attends que je réfléchisse... cette année-là j'ai passé mon BAC, je me souviens qu'on l'a fêté chez mes grands-parents et que Sandrine était là. C'était donc en... 1995. Sandrine elle était déjà à la fac, elle venait d'avoir sa licence je crois.

- Ah oui, c'est vrai qu'elle est plus âgée que toi. A mon avis, elle doit avoir dans les 33-34 ans.

Il s'étonne que je ne connaisse pas mieux l'âge de ma copine.

- Ben non. On s'en fout un peu de l'âge des gens non ?... Enfin moi en tout cas je m'en fous. Je ne retiens pas trop quand les gens me le disent. C'est pas important pour moi.

- Non, t'as raison. Tu l'as connue comment Sandrine ?

- Oh c'est tout bête. Je travaillais dans une boîte où je suis devenue copine avec une fille qui la connaissait. J'ai rencontrée Sandrine à une soirée et au fil du temps on a commencé à sortir ensemble, cinoche, boîte, resto... Au début je ne l'appréciais pas trop, pas du tout même, je trouvais qu'elle en faisait des tonnes, qu'il n'y en avait que pour elle. Je la trouvais envahissante, elle me pompait l'air,

littéralement. Et, entre nous, je la trouvais toujours attifée comme une malvoyante.

- Une malvoyante ?...

- Ben oui, quelqu'un qui ne pourrait distinguer ni les couleurs ni les motifs de ses vêtements que du coup elle associerait au petit bonheur...

- Je vois...

Il se marre, un peu réprobateur quand même.

- Bon, c'est un détail. Et puis j'ai appris à mieux la connaître et petit à petit à l'apprécier. Elle a toujours cette tendance à monopoliser l'attention, à faire en sorte que le monde tourne toujours autour d'elle. "Moi je". C'est Sandrine quoi. A côté de ça, elle peut avoir un cœur gros comme ça, elle a un esprit très vif, acéré même, et elle est parfois très drôle. Et elle a une culture... à côté d'elle t'as l'impression de ne rien savoir. Enfin les autres je sais pas mais moi j'ai l'impression de ne rien savoir.

- Oui, tu la décris bien. Plus jeune, elle était déjà comme ça.

Il stoppe net le cinéma de la cafetière qui, vexée, lance un dernier jet de vapeur avant de la boucler.

- Une grande tasse ? Un bol ? Un saladier ?

- Un bol, ça suffira.

Il me sert, se sert, s'assoit. Je le relance :

- J'en reviens à ma question : quand est-ce que tu l'as perdue de vue ?

- Ah oui. Eh bien je me souviens que les vacances suivantes, à Noël donc, elle n'est pas venue chez mes grands-parents. Elle bossait à l'étranger, aux USA pour être précis. Les vacances de Pâques je ne l'ai pas revue non plus, sûrement pour la même raison, je ne me souviens plus. L'été suivant, je ne suis allé chez eux que deux week-ends car j'avais un boulot. Et puis mes grands-parents sont morts tous les deux, à quelques mois d'intervalle, la maison a été vendue. Ensuite... et ben ensuite

j'ai appris qu'elle était sur Nantes, qu'elle s'était mariée...
Et voilà, une page s'était tournée.

Il s'esclaffe :

- J'avais même complètement zappé qu'elle était sur Nantes quand je suis venu m'y installer ! C'est quand je l'ai vue à la soirée que ça m'est revenu.

Je suis dubitative :

- Et vous ne vous téléphoniez jamais, vous ne vous écriviez pas ?...

- Ben non, jamais. On se voyait pendant les vacances, point barre. Entre les vacances, nous n'avions jamais aucun contact.

- C'est bizarre... Vous habitiez loin l'un de l'autre ?

- A l'époque mes parents habitaient à Angers et elle du côté de la Rochelle.

- C'est pas si loin...

- Non mais c'était comme ça. Je ne sais pas pourquoi en fait... Mes parents ne fréquentaient guère les autres membres de la famille, en dehors de mes grands-parents je veux dire. De sombres histoires familiales je crois. Du côté de mon père. Ma mère était fille unique elle. Je les ai perdus, j'étais encore jeune, ils sont morts dans un accident de voiture, je t'en ai parlé. Du coup, mes grands-parents étant décédés eux aussi, je n'ai plus vu personne.

Il est un peu perdu dans ses pensées et je le laisse cogiter et venir doucement. Il se tait encore quelques secondes puis revient à ma question :

- Sans doute que, sortis de notre lieu de vacances, les choses ne pouvaient pas être pareilles, je ne sais pas...

Il respire un grand coup, retient sa respiration et lâche :

- Pourtant nous étions très liés Sandrine et moi. Très très liés...

Il a un petit sourire coquin et gêné à la fois, et me regarde en dessous. Je sentais bien que tout n'était pas dit.

- Très très liés ?... Qu'est-ce que tu veux dire ?...

- Eh bien... Souviens-toi de tes 14-15 ans : les garçons t'intéressaient ou tu t'en fichais ?

- Euh... j'étais plutôt... curieuse. Je dirais même très curieuse.

- Et la curiosité, ça t'a amenée... jusqu'à... quoi ?

- Des flirts, rien que des flirts. Un peu poussés parfois.

- Mmmmm... Rien d'autre ?

- J'ai vu le loup mais de loin. Enfin, pour être tout à fait honnête, disons que je ne m'en suis pas trop approchée. Je n'ai pas poussé la curiosité jusqu'à lui voir les dents de près.

Pierre opine du chef puis soupire comme on libère une soupape et fait un peu le pitre :

- Et bien avec Sandrine c'était... presque pareil. A cette différence qu'elle, elle voulait me voir les dents de près comme tu dis et que... ben euh... moi aussi.

- Tu veux dire quoi là exactement ?

- Et bien que moi j'étais curieux, j'avais des questions. Et qu'elle, elle avait les réponses à mes questions.

- Et que vous avez... fait... des échanges ?

- C'est joliment dit.

- C'était quoi vos "échanges" : je te montre mon petit trésor et tu me montres le tien ?...

- Un peu plus.

- Un peu plus ?!... Mais encore ?...

Il est manifestement très gêné. Il se tortille sur son tabouret et me regarde comme un môme qui aurait fait dans son froc.

- Ben dis-moi...

- Elle m'a... n'ayons pas peur du mot : dépucelé.

Il m'a jeté le mot et maintenant il guette pour savoir comment je vais l'attraper. Et si je vais savoir l'attraper.

- QUOI ?!!!

- Comme tu dis !

- Alors là, tu m'en diras tant ! T'avais quel âge ?

- 14.

- 14 ans !... Ben t'étais pas en retard dis moi...

J'en suis éberluée. Je me dis parfois qu'on ne devrait jamais trop connaître ni le passé ni les secrets des gens de notre vie. Je descends de mon tabouret et marche nerveusement dans la cuisine. Ça pourrait être amusant cette histoire si elle faisait partie intégrante du passé. Mais c'est justement là l'ennui : à mon avis le passé est trop présent.

Pierre m'épie, visiblement mal à l'aise.

- Tu ne lui diras pas à Sandrine que je te l'ai dit hein ?...

Je hausse les épaules :

- Bien sûr que non !

Comme si c'était le problème. Je m'en fous bien qu'elle sache que je sais ! C'est autre chose qui s'insinue subrepticement dans mes méninges et commence à s'y lover et s'y faire gentiment un petit cocon. Mais je ne prête pas véritablement attention à ce quelque chose. C'est encore trop vague. Juste une sensation. Je me raccroche à du concret :

- Dis-moi, je suis en train de penser : sa mère, elle a dû le savoir puisque Sandrine lui disait toujours tout...

Il penche la tête, les sourcils levés puis opine du chef.

- Sûrement oui, je n'y avais jamais pensé mais oui, sûrement. Qu'est-ce que ça change ?

- Rien. Ça m'est venu comme ça. Ça n'a aucune importance.

J'attrape mon bol et j'avale une gorgée de café ; je suis excitée comme une puce et une idée me vient qui me fait presque m'étrangler de rire. Je dois cracher dans l'évier. Je suis hilare.

- Qu'est-ce qui t'arrive ?

Je reprends mon souffle :

- C'est génétique maintenant de coucher entre vous dans la famille...

- C'est malin...

Je vois bien que je l'ai vexé et je vais l'embrasser. Il se laisse faire, parcourt ma joue de ses lèvres jusqu'à mon oreille qu'il cherche soudain à mordre. J'esquive juste à temps :

- Loupé ! Sale bête va ! Lui dis-je en riant.

Il me montre les dents en grondant puis me sourit. Je retourne m'asseoir sur mon tabouret, devant mon bol. Ce petit intermède nous a détendus. Je réattaque :

- Donc vous couchez ensemble et après vous ne vous revoyez plus ?

Il s'étire et baille longuement - je vois qu'il se donne une contenance, le sujet l'embarrasse, c'est clair - avant de me répondre :

- Excuse-moi, ça m'a usé cette nuit... Si, souviens-toi, on s'est perdus de vue je devais avoir dans les 18 ans.

- Ah oui, c'est vrai... Attends un peu là... ça veut dire que vous avez couché ensemble pendant toutes les vacances ?... De tes 14 ans à tes 18 ans ?...

- Ben... oui.

- Détournement caractérisé de mineur, ça peut aller chercher loin ça... Limite pédophile la cousine Sandrine.

Il lève les yeux au ciel. Je laisse tomber.

- Et à part ça, je n'avais pas à être jalouse hier soir ?!

Je le singe : "Je ne risque pas de draguer Sandrine, c'est ma cousine !" Là je marque un point : Pierre devient rouge comme une pomme d'amour :

- C'est loin pour moi tout ça...

- C'est loin, c'est loin... ça fait que 11 ans, c'est pas une éternité non plus !

- Pour moi, si. D'autant que...

Il fait une pause, respire à fond, se masse la tête. J'attends un peu :

- D'autant que ?...

- Les deux premières années, quand j'avais 14-15 ans, je ne dis pas que c'était une corvée. Pour être sincère, c'était plutôt... la piste aux étoiles ! Tu penses, c'était ma première expérience sexuelle.

Il me regarde en dessous et, je le jurerais, il a encore rougi. L'est délicat ce garçon.

- Après... après j'ai connu des filles, j'ai eu d'autres histoires et avec Sandrine c'est devenu plus... je ne dirais pas contraignant mais ça me mettait mal à l'aise.

- Tu lui as dit ?

- Pas directement. J'ai essayé de lui faire comprendre mais c'était difficile de lui résister, de ne pas me plier à ses volontés. La différence d'âge était toujours là. Et elle... elle...

- Elle te harcelait ?

- Non, c'était pas aussi... aussi...

- Aussi ?...

- Aussi radical. Je dirais qu'elle avait une certaine emprise sur moi, qu'elle me manipulait d'une certaine façon, elle savait comment arriver à ses fins, avec des cajoleries, des jeux... enfin bref, elle finissait par me... par m'exciter quoi ! A cet âge-là, on n'est pas de bois.

- Je vois. Rapport de force, le maître et l'esclave.

- Oh n'exagérons rien !

- Je rigolais. Donc, en fait, ça t'a bien arrangé cette... perte de vue entre vous deux ?...

- En quelque sorte. Je trouvais que c'était mieux comme ça. On ne se voyait plus, ça coupait court à cette histoire...

Je le coupe :

- Incestueuse.

- C'est incestueux entre cousins ?

- J'en sais rien. Et je m'en fous. Ce qui compte pour moi, c'est que vous n'aviez pas des relations limpides et purement

familiales tous les deux. Et que je comprends mieux son attitude.

- Son attitude ?... Qu'est-ce que tu entends par là ?

- Cette façon qu'elle a eu hier soir de te tourner autour, de te draguer, de te cajoler, de te monopoliser. Crois-moi, pour elle rien n'a changé. Et je la comprends.

Il penche la tête et son regard m'invite à m'expliquer :

- Ben t'es plutôt beau gosse. Et sexy en plus.

- Ah ouais ?... Je suis sexy moi ?...

Quinze minutes plus tard, mon drap de bain est en tas par terre, le café est froid. Je me drape du premier et grimace en avalant le second.

- J'en reviens à ton histoire avec Sandrine...

- Mon histoire, mon histoire...

- Oui enfin bon, ta relation, ton aventure, appelles ça comme tu veux. T'avais 14 ans, elle 19, quelque chose comme ça ?

- Oui, à peu près.

- C'est pas vicieux pour une fille de 19 ans de s'en prendre à son cousin ? Je veux dire, à 19 ans, tu rencontres des garçons, t'es à même de mener tes expériences en dehors de ta famille non ?

Pierre fait diversion :

- Elle a toujours été très famille Sandrine... Regarde les rapports qu'elle entretenait avec sa mère...

- Tu crois qu'elle couchait avec sa mère ?

Il éclate de rire. J'aime le faire rire. J'aime ce garçon. Mais s'il imagine que le sujet est clos...

- Et c'était... c'était bien ?

- Tu parles de quoi ?

- Je veux dire, coucher avec Sandrine pour toi c'était... tu y trouvais du plaisir ?

- Tu me gênes là Flo, j'ai pas envie de parler de ça.

- Dis-moi juste si c'était bien ou pas !

Il lève les yeux au ciel, croise les bras puis me regarde de nouveau. Il est en colère.

- Oui c'était bien et même très bien. Là, t'es contente ?!

Non je ne suis pas contente mais je l'ai cherché.

- C'était... mieux qu'avec moi ?

- FLO ! ARRETE TES CONNERIES !

A dire vrai, j'aurais préféré qu'il soit hypocrite cette fois-ci. Car je n'ai pas ma réponse.

- OK OK, j'arrête.

Nous nous regardons, les yeux dans les yeux. Il est en pétard. Je roule des yeux pour le faire rire. Il secoue la tête, rigole et finit par me sourire d'un air incrédule.

Je fais celle qui assure mais au fond de moi je suis troublée : le quelque chose s'installe dans ma tête, il a apporté quelques affaires, je l'entends qui chantonne, il ne va pas partir tout de suite. Je préfère ne toujours pas y prêter attention et poursuivre mes questions :

- Plus sérieusement, elle est perverse non ?

Pierre prend le temps de réfléchir avant de me répondre.

- Je sais pas... J'étais là, elle m'avait sous la main si je peux dire, c'était l'été...

- Oui bon, admettons pour la première fois. Mais quand ça se répète à toutes les vacances... D'autant que les dernières fois, elle avait quand même 23 ans. C'est un âge où, normalement, je dis bien "normalement", tu...

A ce moment-là son téléphone sonne.

- Allo ? Oui, salut Bernard... Qu'est-ce qui se passe ?... On l'a retrouvée ?... ELLE EST A L'HOSTO ?!... C'est pas vrai ?... Ah merde ! Oui... oui... Ah merde... OK... bon, on arrive Bernard, on arrive. A tout de suite.

Il raccroche et me regarde, il est blême, l'air hagard, la voix blanche :

- Sandrine est à l'hosto. Elle a essayé de se suicider.

- NON ?!!! Co... comment ?

- Elle s'est taillé les veines. Quelqu'un l'a trouvée dans sa voiture et a appelé le Samu. Pour l'instant elle est en salle d'op'. Bernard est déjà là-bas.

J'ai comme un vertige.

- Merde MERDE MERDE !

- Ouais, comme tu dis. Allez, habille-toi vite Flo, on y va.

Dans la voiture, pas un mot. Nous sommes aussi tendus l'un que l'autre. Quand on retrouve Bernard à l'hôpital, il est totalement paniqué, il ouvre la bouche comme un homme qui se noie. Il arpente la salle d'attente et il est au bord de craquer, je le vois à son regard, il est perdu. Je le prends dans mes bras puis je l'oblige à s'asseoir. Pierre se rend à la fontaine d'eau. Je demande doucement :

- Raconte-moi. Qui l'a retrouvée ?

Il me regarde comme s'il n'avait pas compris la question, comme s'il se demandait qui je suis. Puis il se reprend :

- Un... un gars qui passait par là, qui... qui promenait son chien. Un coup de bol car d'habitude il ne passe jamais par là. Mais va savoir pourquoi...

- Oui, c'est ce qu'on peut appeler le destin. Et après, qu'est-ce qui s'est passé ?

Il prend une grande inspiration et débite en expirant :

- Il a vu la voiture de loin mais il n'y a pas vraiment prêté attention. Petit à petit il s'en est rapproché en marchant et quand il est passé devant, machinalement il a tourné la tête. C'est là qu'il a vue Sandrine, comme si elle dormait.

Bernard ne peut retenir un sanglot. Je vois bien qu'il voudrait ne pas s'effondrer, qu'il essaye de prendre sur lui.

- Bernard, si ça doit te faire du bien, vas-y, pleure. On est avec toi.

- Mais pourquoi elle a fait ça ? Pourquoi ?

- Je sais pas. Il faudra attendre qu'elle soit mieux pour qu'elle explique.

Je lui tiens les mains et je les sers très fort. Et j'enchaîne pour ne pas le laisser avec ses pensées lugubres :

- C'est à ce moment-là qu'il a appelé les secours le gars ?

- Oui, enfin peu de temps après. D'abord il s'est rapproché pour être certain. Il pensait qu'elle dormait peut-être. Mais il avait une mauvaise intuition, c'est ce qu'il a dit aux gars des secours. Et quand il a regardé par la vitre, il a vu... il a vu tout ce sang...

Il se cache la tête dans les mains et il se met à pleurer sans retenue. Je l'entoure de mes bras. Il se laisse faire mais rapidement il se redresse, sort un mouchoir de sa poche et se mouche bruyamment :

- Excuse-moi.

- T'as pas à t'excuser Bernard.

Qu'est-ce qu'on peut être con dans des circonstances pareilles ! Qu'est-ce qu'on peut dire comme niaiseries !

- C'est ridicule un homme qui pleure.

- Mais pas du tout. Au contraire. Tu veux boire un peu d'eau ?

- Ouais, je veux bien.

Pierre se tenait prêt et lui tend un gobelet.

- Merci.

- Qu'est-ce qu'ils t'ont dit les toubibs ?

- Je n'ai vu personne pour l'instant. Elle est encore en salle d'opération. Je sais juste qu'elle a perdu beaucoup de sang.

- A quelle heure il l'a trouvée le gars qui promenait son chien ?

- Un peu après 15h00.

- Et ils ne t'ont prévenu que maintenant ?!...

- Ben c'est-à-dire... je suis sorti après le coup de fil de Pierre. J'avais besoin de prendre l'air, de me changer les idées et il y avait une brocante qui m'intéressait. J'avais pris mon portable au cas où, pour que Sandrine puisse me joindre. Mais évidemment, eux à l'hôpital m'ont appelé à la maison, sur le téléphone fixe.

Il s'arrête et semble réfléchir. Puis il poursuit :

- Dans son agenda, elle n'avait pas mis qui prévenir en cas d'accident, elle n'avait pas noté mon numéro de téléphone portable. J'ai eu le message en rentrant, comme quoi je devais les rappeler...

- Ouais, je comprends, ça a dû être pénible. Tu veux qu'on prévienne quelqu'un d'autre ?

- J'ai appelé Annie - tu sais, Annie Martin, sa meilleure copine. Elle m'a dit qu'elle partait tout de suite mais elle habite à plus de cent kilomètres d'ici. Le temps qu'elle fasse la route...

- Et de ton côté ? T'as prévenu tes parents ?

- Non, je préfère pas. Ils ne sont plus tout jeunes et ils vont s'inquiéter. Je les appellerai plus tard, quand le toubib me dira comment elle va.

- Et ton frère ?

- Il est à l'étranger en ce moment.

- Ah oui, c'est vrai, tu me l'avais dit.

A ce moment-là, je vois un type en blanc s'approcher de nous. Un beau brun à l'air exténué, des cernes sous les yeux, le teint blafard, les joues bouffées par une barbe de deux jours.

- Monsieur Ducas ?

- Oui ?...

Il s'assoit en face de Bernard :

- Bonjour. Je suis le docteur Petit, c'est moi qui me suis occupé de votre femme. Ne vous inquiétez pas, elle est tirée d'affaire. Elle est aux soins intensifs, c'est un processus normal, nous pourrons ainsi mieux surveiller son réveil. Nous lui avons fait une importante transfusion de sang et elle devrait s'en sortir...

- Devrait ?...

Le toubib se reprend :

- C'est une façon de parler, elle s'en sortira, rassurez-vous. Physiquement j'entends. Après, c'est toujours plus compliqué.

Elle devra certainement se faire aider. Un suicide n'est jamais anodin. Vous avez une idée de ce qui a pu motiver son geste ?

Bernard secoue la tête et ouvre les mains en un geste d'impuissance puis les joint sur ses genoux. Il met un moment avant de répondre :

- Non, c'est ça qui me mine. Je n'ai rien vu venir.

- Il ne faut pas vous culpabiliser Monsieur Ducas. Dites-vous bien que dans ces affaires-là, les proches sont souvent impuissants. Il faudra que vous soyez fort, elle aura besoin de vous. Vous aussi, n'hésitez pas à vous faire aider si vous en éprouvez le besoin. Je vous reverrai plus tard d'accord ?

- Merci docteur. Merci.

- Je vous en prie. Je vais demander à une infirmière de venir pour la prise en charge et tous les aspects administratifs.

- Je peux voir ma femme maintenant ?

- Si vous le souhaitez mais je vous répète qu'elle n'est pas encore réveillée. Je vais demander qu'on vous conduise à elle. Par contre, vous seul serez autorisé à la voir, ajoute t'il en nous jetant un rapide coup d'œil avant de se lever et de se tourner de nouveau vers Bernard.

- Ça va aller ?... Bien, je vous laisse, j'ai encore à faire. Tenez bon Monsieur Ducas. Au revoir.

Deux minutes plus tard, une infirmière se présente :

- Bonjour. Je vais vous emmener voir votre femme Monsieur Ducas et ensuite nous nous occuperons des papiers. Vous voulez bien me suivre ? Vous allez devoir mettre cette blouse sur vos vêtements.

Je reste seule avec Pierre. Sans nous concerter, nous nous retrouvons assis l'un contre l'autre, très contre, les mains emmêlées.

- Ça va ?

- Mmmm. C'est dur.

Je prends sur moi pour ne pas pleurer à mon tour et Pierre prend dans ses bras et moi et mon chagrin.

- Ouais... Tant que ça n'arrive qu'aux autres, on ne se figure pas ce que c'est.

- C'est vrai. Et le suicide, ça met toujours mal à l'aise.

Je ne lui livre pas le fond de ma pensée, ce n'est pas le moment. C'est vrai que le suicide est dérangement pour ceux qui restent ou qui assistent, peut-être parce que souvent il est la solution à un mal être, un ras le bol, une immense solitude auxquels personne - *personne* et surtout pas l'intéressé lui-même - ne pouvait rien faire pour y remédier. Ces cas-là sont source d'interrogations sans fin et torturantes, de remords de n'avoir rien vu, rien compris, rien fait. Tout cela est vrai. Mais il n'en reste pas moins que chacun est propriétaire de sa vie et a le droit de décider d'y mettre fin quand le moment lui semble venu. Et puis naître c'est irrévocablement mourir sans que personne ne connaisse le jour de sa mort ; l'angoisse devant ce grand néant est sans doute en partie liée à cette question : quand et comment. La vie nous est donnée sans que l'on ait rien demandé, souvent elle nous est retirée exactement de la même façon, parfois trop tôt ou mal - c'est d'ailleurs plus un prêt qu'un don, vous parlez d'une vaste fumisterie ! Celui qui décide de prendre son destin en main, une dernière fois pour toutes, coupe l'herbe sous le pied de ce satané hasard.

Pierre me sort de mes sphères hautement philosophiques :

- Tu m'as l'air bien loin ?...

Je me force à reprendre pied :

- J'étais perdue dans mes pensées. Ça va toi ?

- Mouais. Je ne comprends pas, elle avait l'air en pleine forme hier, elle n'a pas arrêté de déconner, on s'est vraiment amusés. Et aujourd'hui...

Je secoue la tête plusieurs fois de droite à gauche :

- Pour moi, aujourd'hui ça n'allait pas. Je t'ai dit que je l'avais trouvée à cran ce matin. Je ne pouvais rien lui dire sans qu'elle prenne la mouche.

Il fronce les sourcils, les lèvres pincées. Je sens un malaise.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Rien rien.

- Ben si, je sens bien que quelque chose ne va pas.

Il soupire, se redresse, penche la tête en arrière et ferme les yeux. Puis il se courbe en avant et appuie ses avant-bras sur ses cuisses.

- Plus j'y pense, plus je me dis que c'est en relation avec moi. Je n'en suis pas sûr mais...

- Mais ?...

Le quelque chose s'étire avec volupté dans ma tête. J'en ai froid dans les veines.

Pierre parle d'une voix sourde :

- Hier soir elle m'a tenu des propos... équivoques. Sur le moment je n'y ai pas prêté plus attention que ça, pas vraiment du moins, j'ai mis ça sur le compte de l'alcool, de la fête, du fait qu'on se retrouve... J'ai traité ça à la légère. Et puis il y a eu l'épisode chez les flics et ça m'est complètement sorti de la tête. Je pense qu'en fait je n'ai *pas voulu* y prêter attention. Mais plus j'y réfléchis maintenant, qui plus est avec ce qu'elle vient de faire...

- Qu'est-ce qu'ils avaient d'équivoque ses propos ?

Il réfléchit quelques secondes avant de me répondre :

- Ça n'était pas dit clairement mais elle a fait allusion au passé, à ce qui s'était passé entre nous... pas comme quelqu'un qui avait plaisir à se souvenir non... comme si elle voulait renouer, tu vois ce que je veux dire ?

- Oui, je crois. Et du coup je comprends mieux son attitude.

- C'est-à-dire ?

- Elle te retrouve, elle retombe amoureuse de toi illico...

- AMOUREUSE ?!

Je vois qu'il est franchement étonné.

- Oui, pour moi ça ne fait aucun doute : elle retombe amoureuse. Ou bien elle a toujours été amoureuse. Et malheureusement je suis là.

- Et elle se rend compte que je suis amoureux de toi.

- ?... Parce que t'es amoureux de moi ?

- Ben oui, me dit-il dans un souffle, le regard tendre comme du nougat. Du nougat tendre bien sûr.

Il me fait fondre. J'aime tout de ce mec.

Nous jouons encore les tourterelles roucoulantes quand Bernard revient avec tout le poids du monde sur les épaules. Il me fait de la peine.

- Alors ?

Il hausse une épaule :

- Faut attendre. Pour l'instant elle dort... Si on peut appeler ça dormir.

- Qu'est-ce que tu veux faire ? Tu souhaites attendre qu'elle se réveille ou tu préfères rentrer pour te reposer un peu ? Tu peux venir avec nous si tu veux...

- Je sais pas...

Je le sens qui se tient loin de nous, il ne nous regarde pas. C'est alors qu'Annie, la meilleure amie de Sandrine, arrive dans la salle d'attente. Embrassades, échange de nouvelles, larmes, distribution de mouchoirs... Annie est désemparée mais, en bonne prof, explique à chacun de ce qu'il ressent :

- Nous sommes tous un peu démunis devant ce qu'il faut bien appeler une détresse humaine. La question lancinante, c'est "Pourquoi ?" Et qu'est-ce qu'on aurait pu faire, dû faire pour que ce geste n'ait pas lieu ? La maladie, un accident, souvent on n'y peut rien, on peut s'en prendre au destin ou à celui qui a provoqué l'accident ou à Dieu quand on y croit ou à la mort quand elle s'en mêle. Mais un suicide... Dans quelle mesure chacun n'est pas un peu responsable ?

J'ai un peu l'impression d'être en classe de philo avec un thème à traiter (vous avez une heure pour me rendre votre copie) mais je regarde mes pieds et ne dis rien.

La leçon finie, Bernard et Annie conviennent de rester à l'hôpital, lui n'envisageant finalement pas de s'éloigner et préférant être présent au réveil de Sandrine. Sans que rien ne soit dit, Pierre et moi comprenons que notre présence n'est ni nécessaire ni souhaitée.

Nous rejoignons le parking et nous installons dans la voiture. Il fait froid, il fait nuit, j'ai le cafard et Pierre n'a pas l'air d'aller mieux.

- Qu'est-ce qu'on fait ?

- Je propose qu'on aille manger quelque part. Je n'ai pas très envie de rentrer pour l'instant.

- D'accord.

- Et puis on n'a pas fini notre discussion tout à l'heure.

- De quoi on parlait déjà ?...

- Du fait que Sandrine était amoureuse de toi.

- Ah oui.

Je lui pose la main sur la cuisse, il a l'air tellement malheureux.

- Qu'est-ce qui te ferait plaisir de manger mon cœur ?

- Je sais pas trop... Et toi ?

Je réfléchis à peine :

- ... des nems et une petite soupe à la citronnelle.

- Ça marche. Le "Viet" est sûrement ouvert le dimanche soir... Sacré week-end hein ?

- Ah ça, c'est le moins qu'on puisse dire !

Blessent mon coeur

Je suis où là ?...

D'une langueur

Je pose ma cuillère à côté de mon bol de soupe :

- C'est trop chaud, je vais attendre un peu que ça refroidisse. Et toi, ta salade ?

- Excellente. Tu veux goûter ?

- Je veux bien oui... merci... Attends que j'attrape mes baguettes...

Je saisis tant bien que mal une bouchée de salade que je porte à ma bouche et m'exclame :

- Mmmm... j'adore !...

Chou chinois et carottes râpés, poulet, noix de cajou, coriandre, sauce sucrée... un régal pour mes papilles. Et même dans des circonstances aussi pénibles, le corps réclamant de quoi fonctionner, autant que ce soit agréable.

Aux murs, des typiques peintures d'oiseaux et de roseaux sur des panneaux laqués, dans des tons rouges foncés et dorés, s'efforcent vaillamment de nous transplanter en une contrée lointaine et non moins asiatique, chinoise, cambodgienne ou vietnamienne, peu importe, aidées en ça par une musique qui invite à une zénitude confucéenne. Et opportune : nous avons tous besoin d'un chouya de sérénité en ces époques troublées.

Peu de clients en ce dimanche soir. Nous nous sommes installés à une table isolée et c'est tant mieux, nous pourrons bavarder à notre aise, sans oreilles indiscrètes.

Il est en effet surprenant de constater combien parfois le hasard peut être espiègle : imaginez, vous êtes assis dans un restaurant ; à la table d'à côté des gens que vous ne connaissez pas ; vous discutez avec votre ou vos partenaires, sans retenue aucune. Le lendemain, vous rencontrez une connaissance - collègue, copain, voisin... - qui vous rapporte vos propos. Vous vous en étonnez et il vous raconte alors avoir entendu parler de vous et dans quelles circonstances. Vous comprenez que les gens assis à côté non seulement n'ont

rien perdu de votre conversation mais, qu'en plus, ils vous connaissaient vaguement sans que ce soit partagé (soit que vous les ayez vus un jour sans vous en souvenir, soit qu'ils vous aient vu un jour chez ou avec quelqu'un sans que vous, vous les ayez remarqués.) Et vos propos d'être divulgués à qui veut bien les écouter. Et quelle que soit leur contenance ! Embarrassant non ? Je me méfie toujours de mes voisins de table.

Pierre me scrute :

- Tu m'as l'air ailleurs mon poussin ?...

- Je pensais à autre chose. Rien d'important... J'en reviens à ce qu'on disait tout à l'heure : il ne t'est jamais venu à l'esprit que Sandrine était amoureuse de toi ?...

- Ben... non. En fait, pour moi c'était des jeux de gamins.

- Des jeux de gamin, des jeux de gamin... elle avait 23 ans !

- Mais moi je n'en avais que 14 au début, 18 à la fin. A cet âge-là, tu as vite fait de ne rien comprendre.

Je minaude :

- Parles pour toi. Moi j'ai toujours tout compris. Toute petite déjà je comprenais tout. J'ai toujours été comme ça.

- Oui mais toi, tu es exceptionnelle mon ange.

- Tu avais remarqué ?

Il me prend la main sur la table. J'aime que ce garçon me touche.

- Oui, j'avais remarqué.

Les violons s'en donnent à cœur joie quand une voix aiguë et nasale stoppe notre élévation au-dessus de la terre juste avant que nous atteignions la stratosphère :

- Li nems, vous li vouli tout di suit ?

- Euh... oui, si vous voulez, posez-les là... Merci bien.

La dame s'exécute.

- Et li canard laqui ci pour Missié ?

- Oui s'il vous plaît. Merci.

Pose du plat fumant et odorant.

- Ji vous apporte li riz.

- D'accord.

Nous échangeons des regards complices et moqueurs comme les sales gamins que nous sommes encore et que j'espère bien que nous resterons toujours.

- Reprenons. Donc, hier soir, Sandrine t'a tenu des propos équivoques tu disais.

- Oui. Et tout d'abord je ne savais pas trop comment réagir : je ne savais pas si elle plaisantait ou non. Mais rapidement j'ai pris le parti de traiter ça à la légère.

- Mais qu'est-ce qu'elle t'a dit au juste ?

- Je ne me souviens pas exactement, c'est un peu confus... En fait c'était plus des allusions, des intonations et des regards qui appuyaient ce qu'elle disait... Ce que je sais, c'est que je ne savais pas trop à quoi m'en tenir. Comme une intuition que quelque chose m'échappait. Mais c'était fugace et, je te le disais tout à l'heure, ça m'est rapidement sorti de l'esprit.

Il est interrompu par la dame qui revient avec un bol de riz qu'elle dépose cérémonieusement à côté du canard laqué et en profite pour débarrasser Pierre de son assiette vide. J'attends qu'elle s'éloigne pour reprendre à voix basse :

- A propos d'intuition, tu n'as pas ressenti tout à l'heure à l'hosto que Bernard préférait qu'on s'en aille ?

- Oui peut-être... Mais je ne connais pas trop Bernard non plus... c'est normal qu'il soit distant avec moi.

- Mmmmm... Par contre, moi je suis proche d'eux deux. On a passé beaucoup de soirées ensemble, on est parti en week-end ensemble, en vacances même. Bernard et moi nous avons toujours beaucoup discuté à propos de tout et de n'importe quoi, pendant des heures, jusqu'à l'aube parfois. D'ailleurs, à la réflexion, je suis en fait beaucoup plus amie avec Bernard qu'avec Sandrine. Enfin, je pensais que nous étions amis car

tout à l'heure, j'ai senti comme... une distance... Je ne sais pas trop.

- Faut dire qu'il est secoué.

- Oui, ça doit être dur à vivre. Ta femme essaye de se suicider, tu es à l'extérieur, ça doit te démolir. Je le plains de tout mon coeur. A moins qu'il soit pour quelque chose dans sa décision mais je ne pense pas.

Je me tais à l'idée de cette bombe qui a tout pété dans la vie de Bernard, qui laissera certainement des failles qui ne se colmateront jamais ou jamais complètement. Pierre interrompt mes sinistres pensées :

- Qu'est-ce qu'elle t'a dit ce matin Sandrine pour que tu la dises à cran ?

- Et bien, dès que tu as été parti pour te faire réparer, elle était tendue, elle en tremblait. Après elle s'est réjouie du fait que l'on ne se connaisse pas depuis longtemps tous les deux, elle a voulu savoir si tu m'avais parlé d'elle... De mon côté je lui ai demandé quels étaient exactement vos liens de parenté, enfin du moins si vous étiez vraiment cousins. Et à chaque fois ses réponses étaient sèches, dès que je la faisais répéter elle s'énervait, ou alors elle me rembarrait par rapport à ce que je disais. J'ai pris un café, elle m'en a fait la réflexion, etc. Désagréable quoi. Je la sentais extrêmement tendue.

Pierre m'écoute sans rien dire. Je le devine qui cogite, il a posé son menton sur ses poings et il a froncé les sourcils. Je le laisse à ses réflexions et mange ma soupe, maintenant à bonne température, quand il reprend :

- Hier elle m'a aussi posé des questions sur nous deux, depuis combien de temps nous nous connaissons. Et quand je lui ai répondu deux mois...

- Deux mois ? Déjà ?

- Ouais... D'ailleurs, puisqu'on en parle, pour ma part je ne sais pas si je pourrais aller plus loin. Je fais des efforts pour te supporter mais c'est trop dur...

- Tut tut tut mon coco, t'attendras qu'on ait partagé l'addition avant de te casser.

- Y'a que l'argent qui t'intéresse.

- Ouais mais pas seulement...

- Ah bon ? Et quoi d'autre ?

- J'aime ta Clio dernier modèle.

- Je m'en doutais...

Oh ces petites rides autour des yeux quand il sourit... Même avec son pansement sur le nez, il est beau. Non pas beau, mieux que ça : c'est sa présence, cette façon qu'il a d'être là, dans son jean, dans sa chemise, simplement là... Daniel Craig peut aller se rhabiller. Brad Pitt aussi. Pourtant, Brad Pitt...

- Je reprends. Quand je lui ai dit qu'on se connaissait depuis deux mois, elle a eu l'air...

Je l'interromps :

- Soulagé.

- Comment tu le sais ?

- Parce que, comme je te le disais tout à l'heure, elle m'en a parlé à moi aussi : je suis certaine que pour elle, le fait qu'on ne se connaisse que depuis quelques semaines seulement, c'est une peccadille. Comme si ça ne comptait pas vraiment. C'est pas un indice ça ?

- Oui, peut-être. Et après elle s'est rendue compte que le temps ne faisait rien à l'affaire. Tu avais peut-être raison de dire que, malheureusement pour elle, tu es là.

- Elle te retrouve, elle retombe amoureuse et elle se rend compte que la place est prise.

- Ouais, ça se tient... Toi qui les as fréquentés Bernard et elle, c'est comment leur couple ?

Je repose le nem que je m'apprêtais à accoutrer de feuilles de salade et menthe, et prends le temps de réfléchir.

- Je dirais qu'ils s'entendent plutôt bien tout en restant assez libres, très indépendants : l'un peut partir en vacances ou en voyage une semaine et même davantage sans l'autre, ils ont chacun leurs propres amis avec lesquels ils passent parfois une soirée, à l'extérieur ou chez eux, l'autre s'isolant alors dans sa chambre sans que ce soit un problème. Ils ont les mêmes centres d'intérêt, partagent les mêmes idées, les mêmes goûts mais...

- Mais ?

- Je sais pas... J'aime beaucoup Bernard, c'est un garçon adorable, intéressant, drôle et j'en passe mais... sincèrement, t'aurais envie de coucher avec lui toi ?

Il se recule contre le dossier de sa chaise et avance les mains en geste de dénégation :

- Euh... moi personnellement, non merci. D'abord je ne suis pas homo et, si je devais l'être, je ne choisirais pas Bernard... D'un autre côté, Sandrine c'est pas non plus un premier prix de beauté...

- T'as bien couché avec elle !

- J'avais 14 ans !

- Au début.

- Oui, bon, d'accord, d'accord. Mais là n'est pas le problème.

- Non je suis bien d'accord, ce n'est pas le problème. Le physique n'est pas important. Pour ma part, j'ai parfois été attirée par des garçons qu'on aurait pu qualifier de laids mais qui avaient...

- Du charme ?

- Mieux que ça : de la sensualité, du sex appeal. Regarde Serge Gainsbourg quand il était encore jeune...

Pierre ferme à moitié les yeux et hoche lentement la tête :

- Ça te mène hein ?

- Je ne pense qu'à ça. Et si je ne me retenais pas, je te sauterais dessus. Ici et maintenant. Mais j'ai de l'éducation : on ne se commet pas en public.

Je lui fais un clin d'œil coquin et lui me regarde avec les yeux qui brillent comme si j'étais un paquet cadeau de Noël.

- Il est bon ton canard ?

- Il est surtout laqué.

- C'est tout ?

- Non, il est très bon. Prends-en si tu veux.

- Non merci, après mes nems, ça ira comme ça...

Pour appuyer mes dires, j'enroule un nem dans une feuille de salade, y ajoute une feuille de menthe, trempe le tout dans la sauce et en croque un morceau. Mélange toujours aussi exquis, je ne m'en lasse pas.

Nous ne parlons plus le temps que nous avalions nos plats. La dame nous apporte ensuite des serviettes chaudes et pendant que nous nous dégraissons les doigts, je reprends :

- Pour en revenir au couple Bernard-Sandrine, pour moi ils sont plus copains que mari et femme, tu vois ce que je veux dire ? Je ne dis pas qu'il n'y a pas d'affection ou même d'amour entre eux mais... j'ai comme l'impression qu'ils ne s'éclatent pas au lit.

- Attention ! Tant qu'on ne tient pas la chandelle, on ne peut pas savoir ce qui se passe dans le lit des gens.

Je me dépêche de rectifier :

- Non, tu as raison. Mais on peut sentir ce qui passe entre deux personnes par la façon qu'elles ont de se toucher, de se parler même sans paroles... C'est une histoire d'ondes, de vibrations tu vois ?

Et je ne le lui dis pas mais c'est bien aussi ce qui me tracasse : d'instinct je l'ai senti la vibration entre Pierre et Sandrine. Le quelque chose dans ma tête me bombarde de questions : de quelle nature la vibration ? De quelle fréquence la modulation ? Unilatérale ou bilatérale l'onde ?

Mais Pierre enchaîne et je laisse sa voix caressante m'entraîner loin de quelque chose et de ses questions dérangeantes :

- Tes ondes à toi, je les reçois cinq sur cinq mon petit loukoum sucré.

Il a les yeux qui brillent et je lui en demande la raison.

- J'adore les loukoums, me répond-il avec un air gourmand.

- Je vois ça... On y va ?

- Je vais payer et je te suis.

- Tu feras gaffe au sucre glace, j'en répands toujours partout..

Monotone

Pourquoi ils ne m'ont pas laissée ?
C'est quoi ma vie maintenant ?
A quoi je vais bien pouvoir me raccrocher ?
Je me rends compte que je me suis caché la vérité.
Bernard, oui bien sûr. Il est tellement gentil, il m'aime.
Mais moi non.
Enfin, pas comme j'aime Pierre.
Je l'ai toujours aimé, depuis qu'on est petit.

Léo... oui bien sûr, il y a Léo et je l'aime... mais... non ça ne me suffit pas. Ça ne me suffit plus.

Tout suffocant

Un mois après, Pierre et moi prenons une décision capitale, événement très important, comparable à "un petit pas pour l'homme et un grand pas pour l'humanité" : celle de vivre ensemble.

Nous emménagerons chez lui, ou du moins je m'installerai avec lui chez lui, son appartement étant plus grand, plus lumineux, mieux situé, plus proche de mon boulot, bref en un mot mieux que le mien. Le temps que j'envoie mon préavis, que j'organise mon déménagement, ce sera l'affaire de deux mois. Pour l'instant, nous faisons des allers et venues, un coup chez l'un, un coup chez l'autre. Il est rare que nous ne passions pas une nuit ensemble. La vie est belle, la vie est belle, la vie est belle !

Sandrine est sortie de l'hôpital. Depuis deux semaines maintenant, elle est en maison de repos comme on dit. Nous n'avons pas le droit d'aller la voir, elle a soi disant besoin d'isolement - je dis bien "soi disant" car nous avons appris incidemment que des copains avaient pu lui rendre visite. Bernard nous donne de ses nouvelles mais le petit froid que nous avions senti Pierre et moi s'est accentué. Manifestement quelque chose s'est cassé. D'ailleurs, nous n'avons des nouvelles de Sandrine que quand nous appelons, jamais à l'initiative de Bernard.

Alors je décide aujourd'hui d'en avoir le cœur net et de passer le voir le Bernard. C'est trop bête cette amitié qui part en vrille. Je sonne et j'attends. Je ne tarde pas à voir sa tignasse blond-roux derrière le verre dépoli de la porte d'entrée.

- Ah c'est toi Flo, salut !

- Bonjour Bernard. Je ne te dérange pas ?

- Non non pas du tout. Entre.

Il n'a pas du tout l'air du type que je ne dérange pas mais qu'importe, je suis décidée à crever l'abcès. Bisous, échange de politesses et de banalités du genre "Il fait froid, c'est normal c'est l'automne" et autres considérations toutes aussi profondes que philosophiques. J'enlève mon manteau et le pends au porte manteau qui n'attendait que lui.

- J'allais me faire un thé, t'en veux un ?

- Euh... non merci. T'aurais pas plutôt un jus de fruit ? N'importe lequel fera l'affaire.

- Je vais voir ce que j'ai. Assieds-toi, j'arrive.

- Ça t'ennuie si je viens avec toi dans la cuisine ?

- Non mais je viens de faire un feu dans la cheminée, profite-en, tu seras mieux dans le salon.

Message bien reçu. Manifestement il a besoin d'un peu de temps. S'attendait pas à me voir le gars Bernard..

Je m'installe confortablement dans un vieux fauteuil tout défoncé dans lequel je m'enfonce comme dans un bain, sans l'eau et les bulles, heureusement pour le parquet. J'aime bien chez eux, c'est un bordel sans nom, il y a des livres partout, entassés les uns sur les autres, des vieux objets dénichés à la brocante qui ont été posés au petit bonheur la chance et pour lesquels on n'a jamais chercher une place dédiée, des tableaux posés qui attendent d'être accrochés et ne le seront sans doute jamais, des coussins dépareillés éparpillés sur des tapis élimés. Et de la poussière qui feutre l'ensemble.

Bernard a mis de la musique en fond, du classique - il n'écoute *que* du classique. Le feu crépite. C'est curieux comme il y a une atmosphère tranquille dans leur intérieur que l'on ne retrouve pas chez elle : Sandrine est toujours en représentation, sur une scène, alors que chez eux on a l'impression d'être dans les coulisses, à l'abri des regards indiscrets, où l'on peut rêvasser, réfléchir, se concentrer, ne rien faire, regarder les autres, les écouter sans prendre part à la conversation. A moins que je connaisse vraiment mal

Sandrine, je me demande si elle a de ces moments où elle se pose sans jouer. Mais qu'est-ce que l'on connaît des gens au fond, j'en reviens toujours à cette question. Même ceux qui nous sont proches, les connaissons-nous vraiment vraiment vraiment ? Non, je ne pense pas. On a déjà du mal à se connaître soi-même... D'autant que nous sommes rarement une seule personne. Pour ma part, je ne suis pas tout à fait la même d'un interlocuteur à un autre, je m'adapte à lui, mon empathie marche à fond. Du genre caméléon. Ou éponge. Ou les deux.

J'en suis là de mes réflexions quand Bernard revient avec un plateau sur lequel il a posé une jolie petite théière chinoise, une tasse, un verre, une bouteille de jus de pamplemousse et une assiette avec des petits gâteaux. C'est tout Bernard ça. L'hôte attentionné, aux petits soins, parfait. Je lui laisse le temps de nous servir, de s'asseoir dans l'autre fauteuil et j'attaque doucement :

- Comment va Sandrine ?

- Ça va, je dirais que ça suit son cours.

Il reste évasif. Il n'a visiblement pas envie de m'en parler.

- Je ne vais pas y aller par quatre chemins Bernard : pourquoi elle ne veut pas nous voir. Je veux dire : pourquoi elle ne pas nous voir, Pierre et moi ?

- Elle ne veut voir personne, à part moi.

- Non Bernard, ce n'est pas vrai. Je sais qu'elle a vu d'autres copains...

Il me regarde un instant, soupire, ferme les yeux et pose le pouce et l'index sur le haut de son nez. Il doit bien comprendre que l'esquive n'est plus d'actualité.

- Est-ce que tu veux bien me dire ce qui se passe ?

Il laisse passer un moment sans répondre. Il est visiblement malheureux.

- Bon d'accord, je vais te dire. Elle ne veut pas te voir *toi*.

Pan ! Dans les dents.

- Ce qui veut dire ?

Silence.

Je ressens soudain comme un grand froid. Le quelque chose s'est levé bien confortablement maintenant et il germe dans mon cerveau, quelqu'un l'a sans doute arrosé régulièrement pour qu'il prenne racine ainsi. Mais je veux savoir, quel qu'en soit le prix à payer :

- Ce qui veut dire qu'elle voit Pierre ?

Bernard a baissé la tête et se frotte le crâne d'une main. J'insiste :

- C'est ça Bernard ? Elle voit Pierre ?

Il relève la tête et n'a pas besoin de répondre, son regard est explicite. Je prends le temps de digérer l'information. Ce n'est pas seulement le ciel qui me tombe sur la tête : me dégringolent dessus les nuages, la lune et le drapeau américain planté dessus, les planètes, les étoiles, les satellites, l'univers entier, ce que l'on en connaît et l'inconnu, l'infini. Je suis comme au bord d'un trou noir qui m'attire, qui m'aspire et dont je ne pourrai jamais sortir.

- Depuis longtemps ?

Ma voix est aussi ténue qu'un tout petit ruisseau dans un immense désert. Bernard cette fois-ci me répond :

- Non, il y est allé pour la première fois la semaine dernière. J'aurais préféré que ce soit lui qui t'en parle... Il ne l'a pas fait hein ?...

Sa voix à lui est douce, il met du coton là où ça fait mal, du Mercryl là où ça saigne. Je secoue la tête négativement. J'ai mal, j'ai mal, j'ai mal.

- Il y a autre chose que je devrais savoir ?

- Je suis comme toi, je découvre... les choses... au fur et à mesure. Je ne savais pas par exemple quels étaient leurs liens. Je ne parle pas de leur parenté.

- Oui, Pierre m'en a parlé de leurs... liens comme tu dis. Mais il m'a expliqué que c'était de l'histoire ancienne. Enfin, pour lui.

- C'est la version que Sandrine m'a donnée. Elle pensait aussi que c'était de l'histoire ancienne jusqu'à ce samedi soir où ils se sont revus. En fait, elle n'avait fait que mettre son mouchoir sur... sur cette histoire. En le voyant, elle s'est rendu compte qu'elle... l'aimait toujours. Ce sont ses mots.

Sa voix a tremblé. Lui aussi il souffre. On se regarde sans rien dire. Il soupire encore un grand coup, se redresse et se décide mais là il ne me regarde plus dans les yeux :

- Et il y a autre chose... autre chose que... que je vais te dire parce que je pense... que tu devrais... que ça te regarde. Maintenant que j'ai commencé, je m'en voudrais de ne pas tout te dire.

Je me crispe. Je sais que ce genre d'approche n'annonce généralement rien de bon.

- Il s'agit de quelque chose de beaucoup plus... grave je dirais.

Je panique :

- Attends Bernard, je ne suis pas prête. Donne-moi quelque chose de... de fort. Je sais pas moi... un Valium, un rhum ou quelque chose comme ça. Je me sens pas bien là...

Il se lève prestement de son fauteuil :

- Respire à fond, fais quelques pas. Je vais te chercher un calmant, quelque chose qui ne te plombera pas, enfin pas trop. C'est ce que je prends depuis quelques jours.

Je fais comme il m'a dit parce que j'ai besoin de suivre des instructions, une notice d'emploi, j'ai besoin qu'on me prenne en charge, j'ai besoin qu'on me coache, qu'on me dise quoi faire parce que moi, je ne sais plus. J'ai les jambes en coton, des fourmillements dans la tête, j'ai envie de chialer. Je marche raide comme un automate, je me tords les mains, j'ai les jambes molles et raides à la fois, je suis fébrile, je

porte les mains à mon visage, j'ouvre grand la bouche derrière mes doigts. Je voudrais hurler. Je ne sais pas encore pourquoi mais je sais juste que je vais avoir mal, c'est une certitude. Bernard revient dans le salon et me tend un comprimé et tout de suite après un verre d'eau.

- Tiens, avale ça.

Je ne cherche même pas à savoir ce que c'est, j'avale le truc avec le verre d'eau. Puis je m'affale dans le fauteuil si confortable. Je voudrais m'y enfoncer encore plus profondément, y disparaître, m'y endormir et ne plus jamais me réveiller. Pourquoi ça m'arrive à moi, pourquoi pourquoi

POURQUOI ?

- Vas-y Bernard, je t'écoute.

- Ça va aller ?

- Je pense que non mais ça va déjà plus, alors... vas-y quand même.

Il prend une grande inspiration et m'assène en expirant :

- Bien. Alors j'y vais : il y a un enfant.

Et blême, quand

Je me redresse.

- Hein ?!

- Sandrine a eu un enfant de Pierre, un garçon qui a maintenant un peu plus de 10 ans.

- Non, c'est pas vrai...

C'est plus une voix que j'ai, à peine un filet, le ruisseau s'est asséché dans le désert, c'est mon dernier souffle, bientôt je ne pourrai plus respirer, je me sens me tarir, je vais mourir, aussi sèche qu'un caillou.

Bernard se dépêche d'ajouter :

- Pierre ne le savait pas il y a encore peu de temps, elle le lui a appris la semaine dernière.

Je force mon cerveau à fonctionner. La semaine dernière... oui, effectivement, le mercredi soir nous devions nous retrouver Pierre et moi, comme tous les autres soirs, et il m'avait appelée pour me dire que ce ne serait pas possible, un truc urgent à finir au boulot... je n'y avais pas prêté attention sur le moment. C'est vrai qu'il avait une drôle de voix mais j'avais mis ça sur le compte de la pression. Le lendemain soir il avait l'air fatigué, un peu absent, mais il était toujours tendre. Pourquoi mes antennes n'ont-elles pas fonctionné ? Elles captent mal quand on vit sur un nuage ?

- Continue.

- D'après ce qu'elle a expliqué, elle prenait une pilule micro dosée parce que c'était la seule qu'elle supportait. Ce qui supposait une prise régulière, le moindre oubli pouvant être... bon tu sais comment ça fonctionne. C'est ce qui s'est passé. Quand elle a compris qu'elle était enceinte, elle était aux USA, pour un stage, et elle était déjà enceinte de plus de trois mois.

- Elle n'a rien vu avant ?

- Faut croire que non. Elle a décidé de le garder. Elle a accouché là-bas et elle a confié l'enfant à une amie. Elle ne l'a pas abandonné, juste confié. Et elle va le voir régulièrement.

- Et tu n'en savais rien ?

- Non.

- Putain...

La tête dans les mains, je la tourne de droite à gauche et de gauche à droite, éberluée, sonnée, incrédule.

Bernard reprend :

- Tu connais notre vie hein ? Chacun reste libre, on ne se rend pas de comptes sur nos emplois du temps respectifs, si elle me dit qu'elle va à New York pour quelques jours, pour moi c'est OK. Je trouve normal qu'elle mène sa vie toute seule de temps en temps. C'est pareil pour moi.

Je me tais. Bernard me laisse le temps de digérer. La musique s'interrompant, il se lève et va mettre un autre disque, un morceau doux, tranquille, apaisant. En tout cas, c'est l'effet que ça me fait, je me détends un peu. Grâce peut-être-aussi-surtout au comprimé que j'ai avalé.

- J'y pense maintenant : pourquoi vous n'avez pas eu d'enfant tous les deux ? Ensemble je veux dire.

Curieux que nous n'en n'ayons jamais parlé.

- Oh pour plein de raisons. Par manque d'envie d'abord. En ce qui me concerne du moins. Pour Sandrine je ne suis plus sûr de rien. Je pensais que nous étions en phase. Pas d'enfant pour ne pas déranger nos vies. C'est quand même plus simple une vie sans enfant. C'est ce que je pense mais heureusement que tout le monde ne pense pas comme moi. Et qu'on ne vienne pas me parler d'égoïsme parce que pour moi, faire un enfant, dans 100% des cas, c'est égoïste !

Il s'arrête et sourit, jaune :

- Bon, je vois bien que je t'emmerde avec mes...

- Non non tu m'emmerdes pas du tout Bernard. C'est juste que je réfléchissais à... tout ça. J'essaye d'intégrer l'idée que Pierre... est papa. Tu sais comment il a pris la nouvelle ?

- Je n'étais pas présent. Sandrine m'avait demandé de les laisser tous les deux. Après qu'elle le lui a appris, elle m'a rappelé dans la chambre. Ce que je peux te dire, c'est que Pierre était décomposé. Il était livide. Ce soir là, je l'ai raccompagné chez lui, je ne l'ai pas laissé reprendre sa voiture.

Je hoche la tête :

- Et toi ?

- Quoi moi ?

- Oui, comment tu prends la... chose ? Tu le savais depuis longtemps ?

Il hausse une épaule, ouvre les mains, les referme. C'est un geste familier chez Bernard.

- Elle me l'a appris deux jours avant seulement, deux jours avant qu'elle le dise à Pierre. Ça m'a abasourdi. Tu vis avec quelqu'un qui portait un tel secret, t'as du mal à... à accepter. Qu'il y ait un enfant, en soi ça ne me dérange pas. On n'a pas à être jaloux du passé de l'autre. Mais que Sandrine ne m'en ait jamais parlé, ça oui, ça me dérange. Profondément. Je pensais que nous avions établi une relation de confiance tous les deux, qu'on partageait beaucoup de choses, peut-être pas tout mais beaucoup. Qu'elle ne me dise pas qu'occasionnellement elle couche avec un autre, ça m'est, presque, égal - la vérité fait des fois plus de mal que le mensonge. Mais qu'elle m'ait caché l'existence de cet enfant, je ne comprends pas. C'était le passé, elle pouvait bien me le dire, sans me révéler qui en était le père. Je n'arrive toujours pas à avaler le morceau. Et le pire, le pire, c'est qu'elle s'en fout !

- Elle s'en fout ?

- Oui, je lui ai dit le mal qu'elle me faisait et elle s'en fout. Ce n'est plus la même.

- Mais c'est sans doute qu'elle est encore sous le choc de sa tentative de suicide...

- Non, tout ça c'est lié.

- C'est-à-dire ?

- Quand elle a revu Pierre, elle s'est imaginé... qu'il partageait ses sentiments, qu'ils renoueraient une relation tous les deux. Mais elle a rapidement compris que tu comptais pour lui, et beaucoup. Elle ne l'a pas supporté. Elle retrouvait l'amour de sa vie qui lui, restait indifférent. Ou du moins qui se comportait en cousin, en vrai cousin cette fois-ci. Elle l'a compris rapidement sans qu'il ait eu besoin de rien lui dire, c'était limpide. Elle a alors pigé que la vie qu'elle menait avec moi, c'était... un pis-aller. Qu'elle avait toujours aimé Pierre. Elle a eu comme une révélation en le revoyant. C'est ce qu'elle m'a dit.

Je prends de l'air, je gonfle mes poumons et j'expire lentement. Je m'applique. On est heureux et, tout d'un coup, tout s'écroule. Pourquoi les choses ne peuvent pas rester comme elles étaient ? Je voudrais cliquer sur "Annuler frappe" autant de fois que nécessaire pour retourner à avant, quand j'étais sur mon petit nuage rose. Annuler. Annuler. Annuler. Annuler. Annuler. Pourquoi la vie n'est-elle pas organisée comme un PC ?

Bernard me regarde. Je vois maintenant ses cernes, son air fatigué, ses épaules basses.

- Depuis quand tu sais tout ça ?

- Je te l'ai dit : la semaine dernière.

- Comment tu fais pour vivre depuis ?

Il a un rictus triste.

- Dans la journée, je prends de ce que je t'ai donné tout à l'heure. Et avant d'aller me coucher, j'en prends un plus

fort. Je m'abrutis. C'est le seul moyen pour ne pas disjoncter.

- Tu aurais pu me téléphoner pour m'en parler.

- Je n'en avais pas la force Flo. Et pas le courage. C'est déjà assez de souffrir soi-même, on n'a pas envie de faire souffrir les autres. Quoique pour toi, les choses sont différentes : Pierre t'aime toujours.

- Oui. Mais lui aussi il m'a caché la vérité. Ce n'est comme ça que j'envisage une vie à deux.

- Laisse-lui le temps de digérer Flo. Il s'en est pris plein la gueule, crois-moi. Prends le temps d'assimiler tout ça toi aussi et aide-le, il en aura besoin... Tu le vois ce soir ?

- C'était prévu. Maintenant, je ne sais plus... Je ne sais pas faire semblant. Et j'ai peur de ne pas agir comme il faut, je suis trop ébranlée.

- Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Je lui souris d'un pauvre petit sourire. J'en ai les larmes aux yeux de sa gentillesse.

- Je te retrouve Bernard, ça me fait plaisir. Je voulais te dire en venant ici tout à l'heure que ça me chagrinait ce fossé qui se creusait entre nous. Tu es peut-être mon meilleur ami, je tenais à te le dire.

- "Peut-être" dis-tu ?... Je suis déçu.

- C'est pour ne pas mettre la barre trop haut. Si tu étais sur la première marche, il ne te resterait plus rien à gagner.

- Bien vu ! Tiens, on va arroser ma médaille d'argent : je te sers un verre de moelleux, comme d'habitude ?

- On peut boire de l'alcool avec le truc que tu m'as donné ?

- Le moelleux, c'est à peine de l'alcool.

- D'accord. Et pis tout compte fait, je m'en fous !

Il se lève, reprend son plateau et se rend dans la cuisine. Je me retrouve toute seule et c'est comme si ma béquille dérapait, je me sens vaciller, j'ai envie de pleurer, de brailler. D'un autre côté, je me dis : c'est quoi le drame ?

Pierre est papa et alors ? Il ne le savait pas il y a encore une semaine. Il avait 18 ans, ce n'est pas ce qu'on peut appeler un âge mature. Et Sandrine était censée prendre la pilule. C'est vrai qu'il aurait pu mettre une capote, rapport au Sida. D'autant qu'il avait d'autres aventures, il me l'a dit. On comprend pourquoi cette putain de maladie galope... Non, ce qui me chiffonne vraiment, c'est qu'il ne m'en ait pas parlé. Ça fait une semaine qu'il le sait et il ne m'en a pas parlé. Je comprends maintenant pourquoi il est plus distant depuis quelques jours. Non, pas distant, absent, préoccupé. Car dès que je le ramène sur terre, il est très tendre ; la nuit il ne me lâche pas. Mais il a vite l'esprit ailleurs, c'est clair.

Bernard revient avec son plateau cette fois-ci chargé d'une bouteille, de deux jolis verres et de petites coupelles remplies de choses à grignoter. Tout en posant le plateau sur la table basse, il me dit :

- J'ai réfléchi, voilà ce que je te propose Flo : on appelle Pierre pour lui dire de venir ici. Et on parle de toute cette histoire tous les trois. Si tu veux.

- Oh t'es adorable Bernard ! C'est une super idée.

Je me lève pour aller l'embrasser.

- Je me sentirai bien mieux en effet. Tu veux bien l'appeler ?

- D'accord.

Il cherche des yeux le téléphone et après quelques recherches infructueuses et des grommellements indistincts, le retrouve enfin sous un coussin du canapé.

- Pierre ? Salut, c'est Bernard... Ça va, je te remercie, on fait aller. Et toi ?... Ouais, je comprends...

La conversation se poursuit et je n'essaye pas de m'interposer. J'ai le sentiment qu'un lien s'est noué entre eux deux, qui me fait plaisir. J'entends Bernard qui prend une grande respiration :

- Pierre, je t'appelais pour te dire que je suis avec Florence, à la maison. On prend un verre. Ça te dit de nous rejoindre ? En fait, je... je lui ai tout dit et... il nous a semblé que ce serait bien qu'on en parle ensemble... OK, on t'attend. A tout de suite.

- Qu'est-ce qu'il a dit ?

- Pas grand chose mais il a eu l'air soulagé.

Dans mon cœur, une soupape lâche un peu d'air, je respire mieux.

- Il y a autre chose dont je voulais te parler Bernard.

- Oui ?... Quoi ?

- A l'hôpital, il nous a semblé, Pierre et moi, que tu étais un peu... froid par rapport à nous deux.

- Froid moi ?... Jamais !

Je souris en pigeant à quoi il fait référence.

- Oui. Ou plutôt : fuyant. Disons que, dès qu'Annie est arrivée, il nous a semblé comprendre que tu préférerais que nous partions. C'est l'impression que nous avons eue tous les deux... je me trompe peut-être ?

Il secoue la tête de gauche à droite avant de se résoudre à me répondre :

- OK, je vais te dire Flo. Je savais depuis la veille au soir.

- Tu savais quoi ?

- Cette histoire entre Pierre et Sandrine.

Je marque un temps :

- C'est... c'est elle qui te l'a dit ?

- Oui. Quand tout le monde a été parti. Elle m'a raconté. Sur le moment, je me suis dit que c'était une histoire ancienne. Je n'ai pas compris. J'étais fatigué, j'avais beaucoup bu, la bagarre entre Pierre et Alain nous avait tous un peu secoués, j'avais envie de dormir, je n'ai pas dû être très réceptif. Elle a peut-être essayé à ce moment-là de me dire quelque chose... Tu comprends pourquoi le lendemain, à l'hôpital, je

n'avais pas très envie de voir Pierre, je sentais bien que son geste avait quelque chose à voir avec lui...

Il se tait, puis sourit tristement et reprend :

- Quand il a appelé dimanche dans l'après-midi... tu sais, pour demander à parler à Sandrine...

Il se marre un peu mais il est gêné.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu rigoles ?

- Je me demandais bien pourquoi il appelait : j'étais persuadé que Sandrine était avec lui !

Il me regarde dans les yeux et marque un temps avant d'enchaîner sérieusement :

- Finalement Flo, j'en aurais été désolé pour toi mais... j'aurais presque préféré.

Quand vingt minutes plus tard, Pierre arrive, Bernard va lui ouvrir la porte et ils se serrent longuement la main en se regardant droit dans les yeux, puis ils tombent dans les bras l'un de l'autre et se donnent des tapes dans le dos. Pierre a les larmes aux yeux. J'avance doucement dans le couloir. Bernard et lui se séparent et Pierre me prend alors dans ses bras et me serre à m'étouffer. Bernard s'est discrètement éclipsé dans le salon. Avec Pierre, nous restons enlacés pendant de longues secondes, sans parler. Tenir l'autre dans ses bras vaut parfois mieux que des paroles. Nous nous rendons ensuite dans le salon où Bernard remplit trois verres.

Nous sommes d'abord un peu embarrassés puis, le vin aidant, les premiers mots entraînant les suivants, nous passons la soirée à parler, de ça, de tout, de ça, de rien, à grignoter et à boire. Visiblement Pierre va mieux, je vais mieux.

Bernard non. Au moment de nous séparer vers onze heures, je vois dans ses yeux un abîme et une souffrance inqualifiable.

- Bernard, tu veux qu'on reste dormir ici ?

- Non, je vais prendre mon anesthésiant et je vais dormir.

- Si tu veux, tu le prends maintenant et on reste avec toi jusqu'à temps qu'il fasse effet.
- Et tu me chanteras ma berceuse favorite ?
- C'est laquelle ?
- "Du rhum, des femmes et de la bière nom de Dieu"...
- Ah ouais... Pas sûr que tu t'endormes tout de suite après ça... On pouffe comme des collégiens.
- Ne t'inquiète pas pour moi Flo, ça va aller. C'est sympa de me l'avoir proposé.
- Bon et bien bonne nuit alors. Salut mon grand, je te rappellerai bientôt. Et tu m'appelles toi si ça ne va pas, promis ?
- Promis. Bonne nuit Flo.

Les choses vont peut-être mieux entre Pierre et moi mais je ne perds pas de vue qu'une petite explication entre quatre yeux s'impose. Je remets la mise à plat des cartes sur la table pour le lendemain. Chaque chose en son temps.

Sonne 1'heure

Léo...

Et si Pierre voyait Léo ?...

Il l'aimerait sûrement.

Léo est si attachant...

Je me souviens

Rien de tel que de parler, de dire ce que l'on a sur le cœur, de crever l'abcès. Je me sens nettement mieux même si rien n'est résolu. Le quelque chose dans ma tête semble végéter et j'espère bien qu'il va crever et se dessécher ce vilain crapaud.

Le lendemain, en sortant de mon travail, je vais courir pendant une heure en bord de Loire. Il fait beau, il fait doux, le ciel est d'un bleu parfait, dommage que des avions le rayent avec leurs traînées de craie blanche. Ce footing va me requinquer pour de bon et de fond en comble, c'est comme si j'expulsais les cadavres de mes amertumes par les pores de la peau.

J'adore vivre ici. Je fais mon petit tour à petites foulées, à petites goulées d'air. Ah que ma vie est belle ! Je dois sourire aux anges car une petite dame me regarde en dodelinant de sa tête à permanente bleutée et à bouche de bébé, en valsant presque avec son petit chien qui lui tourne dans les jambes. Est-elle un ange elle aussi ? Bientôt bientôt. Ne sommes-nous pas tous des anges en devenir ? En attendant, remplissons cet espace qui va de notre naissance à notre mort du mieux que nous pouvons. Je me demande parfois à quoi ça sert tout ça mais bon, puisque nous sommes là, autant en profiter. Si ma destinée à moi c'était de connaître Pierre, alors ma vie aura eu du sens.

Rentrée chez moi, je prends une douche, je me fais un goûter avec du pain frais, du camembert moulu à la louche et de la confiture à la fraise. Mmmmm... c'est méga bon. Et je me remets à mes cartons. J'avais décidé de faire du tri mais j'ai bien du mal à me séparer de mes bibelots et autres babioles. Et finalement je décide de tout garder, je verrai plus tard.

A 19h00, l'envie de voir Pierre me taraude. J'ai besoin d'être avec lui. A cette heure-ci, il est généralement rentré, sinon

il me prévient. Je laisse tout en plan et quitte mon appartement pour aller le rejoindre.

Quand j'arrive chez lui, Pierre est assis dans son fauteuil et dans la pénombre. J'allume : il se tient les mains jointes sous le menton, il a l'air soucieux et me fait un petit sourire malheureux. Il se pousse un peu de façon à ce que je puisse m'installer à côté de lui et l'embrasser. Il prend mon visage dans ses mains et me rend mon baiser.

- Salut ma puce.

- C'est pas la grande forme toi dis-moi...

- Je suis allé voir Sandrine. A sa demande, se dépêche t'il d'ajouter.

- Et ?...

Pierre déglutit.

- Elle... elle m'a montré des photos de... de Léo.

- Son fils ?... Euh... Ton fils ?...

Je n'ai pas le cran de dire "votre" fils.

- Oui.

- Et... alors ?...

- Et bien, effectivement, c'est mon portrait tout craché quand j'avais son âge.

- Ah... Et... et ça t'a bouleversé à ce que je vois...

- Et bien disons que je prends conscience qu'il existe, de plus en plus. Que c'est *vraiment* mon fils, tu comprends ?

- Euh... je crois.

Je n'ai pas vraiment envie de comprendre ni de compatir mais je veux aider Pierre.

Pierre qui prend une grande respiration. Je me crispe. Le quelque chose se réveille et lève la tête dans ma mienne de tête.

- Elle me propose... d'aller le voir... aux USA.

- Ah.

- ...

- Et... tu vas y aller bien sûr ?

- Oui. Il faut que je le connaisse. J'y ai bien réfléchi, c'est quelque chose qui me turlupine depuis que j'ai appris... son existence. Je ne peux pas faire autrement, je ne peux pas l'ignorer.

- Non, bien sûr.

- Je vais prendre une semaine en septembre et nous irons le voir.

Mon cœur fait un bond et dans ma tête j'ai déjà préparé mes bagages, j'ai mon visa, je suis fin prête :

- Nous ?

Mes bagages, il les range illico :

- Sandrine et moi.

On appelle ça le coup de la douche écossaise. Efficace, résultat concluant, succès garanti.

- Ah oui, Sandrine et toi.

J'aurais bien aimé y aller moi aussi aux USA mais manifestement ce sera pour une autre fois. Peut-être. Pierre comprend tout de suite où j'en suis :

- J'aurais envie que tu viennes Flo, j'aurais aimé que tu sois avec moi, j'aurais préféré, crois-moi. Mais je pense que la première fois je dois y aller seul.

- Avec Sandrine.

- Oui avec Sandrine. C'est sa mère, Flo...

- Oui, bien sûr. Tu ne peux pas te pointer tout seul, il faut qu'elle te présente.

- C'est ça.

- OK. Fais ce que tu penses le mieux pour toi, pour lui.

- T'as l'air chiffonné...

J'ai envie de chialer oui ! Mais je prends sur moi, je sers les dents, j'enfonce mes ongles dans mes paumes. Je sens comme une chape de poisse qui lentement nous englue. Et le quelque chose dans ma tête qui ricane.

- Ce n'est facile pour personne cette histoire... Le passé qui refait surface comme ça... Je rencontre un célibataire libre, sans bagages, et...

- ... il se pointe avec une valise.

- Une malle tu veux dire.

Pierre m'empoigne, m'assois sur ses genoux et me prend dans ses bras :

- Tu le gardes quand même le célibataire et sa valise ?

- Evidemment que je le garde ! Je rangerai la valise dans un placard.

- Oui, il suffira de la sortir de temps en temps pour lui faire prendre l'air.

- Et de l'ouvrir pour ne pas qu'elle sente le renfermé.

- Tu penseras à lui mettre un peu d'antimites ?

- Tu me le rappelleras si j'oublie ?... Oh, Pierre, comment pouvons-nous encore plaisanter...

- Faut bien qu'on rigole.

- Ouais t'as raison.

Je me laisse bercer, pour un peu je mettrai mon pouce dans ma bouche.

- Bon, c'est pas tout ça, qu'est-ce qu'on mange ce soir ?

- Des loukoums, me répond-il en m'embrassant tendrement. Et puis passionnément.

Quinze jours plus tard - TA TA !!! - je m'installe chez Pierre ! Nous sommes euphoriques, c'est une journée splendide, des copains sont venus nous aider, tout se passe dans la joie et la bonne humeur. Le soir nous ouvrons une bouteille de champagne pour fêter l'événement. Nous sommes heureux. Tout simplement heureux.

Des jours anciens

Je me fais l'effet d'une araignée qui tisse sa toile.
Pierre, ma si chère petite mouche, tu as mis le pied sur un
fil.
Tu ne sais pas encore que je ne te laisserai jamais partir.
Jamais.

Et je pleure

Pierre est à Newport dans l'état de Rhodes Island depuis quatre jours maintenant. Il me téléphone régulièrement pour me tenir au courant, pour me faire partager ce qu'il est en train de vivre. Faire la connaissance de son fils l'a littéralement bouleversé. Le premier soir, nous sommes restés plus d'une heure au téléphone.

Il prend régulièrement des photos qu'il m'envoie via Internet. Léo est un joli petit bonhomme, très à l'aise apparemment - et Pierre me confirme qu'il est bien dans sa peau, intelligent, curieux de tout. Incontestablement il est le fils de son père, il lui ressemble tellement..

J'ai beau me raisonner, je sens un pincement au cœur et le quelque chose dans ma tête ne me laisse plus aucun répit. Sur plusieurs photos, on les voit tous les trois : Pierre, Léo et Sandrine, souriants, détendus. En famille... J'en ai un peu parlé à Pierre qui m'a aussitôt rassurée : « C'est vrai que tout se passe bien, qu'il n'y a pas de tension entre Sandrine et moi. Par contre les choses sont très claires pour moi : je suis ici pour apprendre à connaître mon fils et je compte le voir ensuite régulièrement ; mais Sandrine n'a plus de rôle à tenir dans ma vie, hormis celui de cousine et de mère de Léo. Point. »

D'accord d'accord mon Pierre. Mais je ne peux pas empêcher cette putain de petite voix discordante me souffler ce que je n'ai pas envie d'entendre. Et l'autre là, le quelque chose qui s'en donne à cœur joie, qui fait la roue dans mon cerveau, qui y fait des cabrioles et des grimaces sataniques !

Pierre me dit que Léo est un enfant très attachant et m'a avoué lui être déjà très attaché, qu'il se sent devenir père ("Ah bon ? Déjà ?... je pensais pas que ce serait si rapide" pensé-je mais je me garde bien de lui dire). D'autant que Léo connaissait l'existence de ce papa qu'il avait vu en photo et

qu'il attendait impatiemment de rencontrer pour de vrai. Pourrait-on ne pas aimer Pierre ? Surtout quand on a dix ans...

Oh cette boule dans ma gorge !

Je suis sur le point de me laisser aller à chialer quand un coup de sonnette appuyé stoppe net mes descentes lacrymales. Je vais ouvrir et me trouve nez à nez avec Muriel, ma sœur aînée, et deux de ses loustics, ceux de 15 et 14 ans, qui débarquent avec leurs mines réjouies de me faire la surprise et de me voir. Et du coup, je pleure. Je pleure sur le vaste giron de Muriel, sur ses seins volumineux, dans ses bras gras et moelleux comme 10 kilos de pur coton.

Mes sœurs et frères sont à ce point envahissants que je me demande parfois si, réellement, nous n'avons pas de sang italien ou arabe dans les veines. Quand nous habitons tous dans la même ville, ils avaient la fâcheuse tendance de se croire chez eux chez moi. Littéralement. Je ne savais jamais en rentrant si je n'allais pas en trouver un.e affalé.e dans mon canapé ou couché.e dans mon lit, seul.e ou accompagné.e, ou dans ma cuisine à finir mon dernier pot de yaourt ou encore accroché.e à mon téléphone pour d'interminables conversations. Et ils agissaient de même les uns avec les autres : aucun ne pouvait prétendre à une intimité, les portes étaient toujours ouvertes. Qui les épousait adoptait notre clan familial. Pas toujours simple.

Je les aimais tous et je les aime encore beaucoup. Mais un jour il m'avait fallu mettre un frein à ce débordement d'affection et partir vivre loin d'eux en versant des jerricans de larmes. Je suis toujours heureuse de les retrouver et je respire mieux maintenant qu'ils ne sont plus collés à moi comme des ventouses sur le dos d'un bronchiteux.

« Mais qu'est-ce que vous faites là ? » arrivés-je à leur demander après que nous nous soyions bécotés et pleurés dans les bras les uns des autres (oui, parce que nous sommes tous -

ou presque - très émotifs dans la famille, de génération en génération).

- On voulait te faire la surprise, beugle Muriel. On s'est dit, si elle est pas là, tant pis, à défaut de voir la sœur, on ira voir la mer !

C'est tout ma frangine ça : des plaisanteries à deux balles, une gouaille de poissarde et un rire de gorge communicatif. Pour preuve, je suis hilare, une voisine qui monte l'escalier est hilare, mes neveux sont hilares. Des gamins comme on les aime ces deux-là, toujours contents, pas chiants.

Ça me fait un bien fou qu'ils soient là, ils tombent drôlement bien.

Muriel s'est mariée jeune, elle avait à peine 18 ans, par amour. Dix ans après elle divorçait, toujours par amour mais pour un autre. Et son cœur généreux ne s'était pas arrêté là, elle était de nouveau tombée amoureuse quelques années plus tard et elle avait de nouveau divorcé. Par contre, cette fois-ci elle avait décidé de ne plus se remarier. Ce qui lui permettait de tomber amoureuse autant qu'elle le souhaitait sans compliquer ses affaires familiales. Elle avait également cessé de faire un enfant à chacun de ses amours. A cinq, elle avait estimé préférable d'offrir désormais à l'élu de son cœur une montre ou une gourmette. Cadeau conséquent mais moins qu'un enfant.

Muriel est mon aînée de 14 ans et nous a servi de mère à moi et à mes frères et sœurs. Et même quand elle s'est mariée, elle est restée à la maison avec son mari et ses propres enfants. Et ce jusqu'à ce que le tout petit dernier de la fratrie vole de ses propres ailes. Il fallait bien que quelqu'un s'occupe affectivement de nous car mes parents, des prospères commerçants, s'intéressaient plus à leur tiroir-caisse qu'à leur progéniture qui, à leur grand dam, engloutissait ce que le premier engrangeait. Pourquoi en avaient-ils fabriqués autant, je parle des gamins (sept !) ?

Mystère. Un investissement sur l'avenir peut-être, allez savoir ce qui se passe dans la tête des gens.

Nos parents passant leur temps dans leur boutique, nous avions une vie plutôt libre et ça c'était bien. Il y avait une bonne pour le ménage et la cuisine mais elle avait rapidement renoncé à nous gérer. Nos tablées étaient toujours joyeuses et les repas se passaient dans un chahut sans nom. D'où mon goût des grandes tables. On s'aidait beaucoup les uns les autres, on était solidaires, on était soudés. Plus tard, un peu trop à mon goût. D'où mon besoin latent de m'isoler.

Au fil du temps, chacun s'est dispersé pour faire sa vie tout en restant dans la même ville. Je sais qu'ils se voient beaucoup - pour ne pas dire tout le temps. D'où des divorces. Mais jamais la vie ne les abat : les larmes sont versées quand il faut, elles sont séchées quand il faut aussi et après ils passent à autre chose. Ils ont une facilité tous à rebondir, à se recoller rapidement avec un nouvel amoureux, une nouvelle fiancée, à se reproduire, c'est prodigieux.

Je ne suis pas tout à fait comme eux, c'est sûr.

Mes parents je les vois tous les 30 février. Ils ne me manquent pas, je ne leur manque pas, il y a bien longtemps que nous ne faisons plus semblant. Je ne leur dois pas mes notes de téléphone élevées. Ils fréquentent aussi peu leurs autres enfants et encore moins leurs petits enfants parce que les gamins c'est fatigant et qu'ils sont beaucoup trop nombreux pour, et d'une les distinguer les uns des autres (t'es qui toi ?) et de deux les inviter à manger ou leur faire des cadeaux, même à Noël - on ne dépense pas l'argent qu'on a si durement gagné (ben... on en fait quoi alors ?...) Comment des gens aussi secs ont pu engendré des êtres si pleins de vitalité et de convivialité ?...

Dès que nous pouvons, nous nous isolons sur le balcon Muriel et moi, mes deux neveux vivant une soirée ado : collés devant

la télé, une pizza sur les genoux, une cannette de Coca à portée de main. Je raconte à ma grande sœur mes fracas amoureux. Muriel ne donne jamais de conseils, elle écoute. Et avec elle, tout va toujours bien, rien n'est jamais dramatique, les ruptures sont vécues sans effusion de quoi que ce soit, cris, larmes, sang. Mais qui lui a appris ça ? Je lui dis toujours qu'elle aurait pu être psy-quelque chose et ça la fait brailler de rire.

Nous sommes allongées chacune dans un transat, enveloppées dans un plaid. Elle m'écoute attentivement, pose une question quand il faut, hoche la tête, ne me quitte pas du regard même quand mes yeux à moi cherchent les mots justes au-delà du balcon, dans le ciel, dans le noir. Je pleure un peu sur mon sort, renifle, me mouche. Muriel ne dit rien. Je lui demande ce qu'elle pense de tout ça. Elle roule de la tête et des yeux avant de les lever aux étoiles et d'y lever ses deux mains pour accentuer son interrogation :

- C'est quoi le problème ma souris ?

- Ben... des fois j'ai comme le pressentiment que mon prince charmant va s'enfuir sur son cheval blanc sans me prendre en croupe.

- Et bien si jamais cela devait arriver, ne le laisse pas faire, bats-toi, cours derrière lui, accroche-toi à sa queue !
Et devant mon regard ahuri :

- Je parlais du cheval ma grenouille.

Nos rires tonitruants font sortir nos deux ados de leur torpeur télévisuelle.

Et je m'en vais

Ma petite mouche s'est débattue.
Elle a essayé de se défaire des liens qui l'entravent.
Je suis obligée de resserrer les fils.

Au vent mauvais

Pierre revient aujourd'hui. Nous avons convenu que j'irai le chercher à l'aéroport. Histoire de bien préciser les choses au cas où Sandrine se fasse des illusions (ça c'est moi qui le pense). Et puis aussi, surtout, parce qu'il nous tarde de nous retrouver tous les deux. J'ai délibérément mis de côté mes intuitions négatives et j'ai décidé, quoi qu'il en soit, de me battre bec et ongles contre ce maudit cheval qui aurait la velléité de galoper au loin sans moi.

A l'heure dite, je piaffe d'impatience à l'arrivée de Roissy Charles de Gaulle. Il m'a fallu ronger mon frein : aller jusqu'à Roissy en voiture, me perdre, me retrouver, me garer, me rendre à l'aérogare et attendre car j'avais encore plus d'une heure d'avance (je suis partie à 8h00 et leur avion est annoncé pour 15h20... j'avais vu large.) Maintenant je suis contre la rambarde et je ne lâche pas des yeux le flot de voyageurs qui défilent devant moi.

Et enfin je le vois !

Je les vois...

Je m'attendais à accueillir un Pierre rayonnant. Celui qui vient vers moi et me prend dans ses bras pour me serrer fort, très fort, très très fort, est défait. Le décalage horaire ? A côté, Sandrine se tient droite, reste froide. Elle daigne me saluer.

- Salut Florence. Bon, je vous laisse. Pierre, tu m'appelles dans quelques jours, c'est bien d'accord ?

Ah bon, pourquoi ?

- Oui. Salut.

Et elle s'éloigne, très digne, traînant sa valise à roulettes qui la suit comme un caniche, mais je sens qu'elle parade, qu'elle cherche à donner le change. Je me sens perdue :

- Qu'est-ce qui se passe mon chat ? Ça n'a pas l'air d'aller...
Et pourquoi elle veut que tu l'appelles ?

- Viens, on rentre. Je te raconterai à la maison.

"A la maison"... Que c'est bon à entendre ! Ça colmate un peu les brèches de mon cœur. J'ai parfois l'impression qu'il part en quenouille en ce moment...

Dans la voiture, au début du trajet, je pose des questions sur le voyage, sur le séjour, sur Léo, histoire de parler, de ne pas laisser le silence nous gonfler la tête. Puis Pierre finit par s'endormir et je le laisse tranquille. Durant les trois heures que dure encore le trajet, je me sens seule. Je laisse se brouiller mes yeux et couler mes larmes ; ce qui revient à conduire comme dans un bocal : visibilité aquatique et confuse. Alors je taris la source lacrymale, je me mouche silencieusement pour ne pas réveiller Pierre et je me concentre sur la route. "Pierre est là, tout va bien" me dis-je. Et la petite voix : "Mais pour combien de temps ?" TA GUEULE TOI ! je lui beugle.

Arrivés - chez nous donc - Pierre me demande de venir m'asseoir près de lui sur le canapé, me prend dans ses bras, me soulève le menton pour me regarder droit dans les yeux.

- Ça va toi ?

Je me braque un peu :

- Ne tourne pas autour du pot Pierre. Dis-moi tout de suite ce qui se passe.

Il me scrute, respire un grand coup et se lance d'une voix fatiguée :

- D'accord. Voilà. Dans l'avion, Sandrine et moi avons parlé de Léo. Je lui ai dit que j'avais l'intention de prendre mon rôle de père au sérieux, que je comptais voir Léo régulièrement, le prendre avec moi en vacances...

Il fait une pause, respire profondément.

- Là elle m'a dit froidement que pour Léo, je n'étais rien. Rien officiellement.

- Mais c'est n'importe quoi ! C'est elle qui a voulu que tu le connaisses ! Et Léo sait que tu es son père maintenant !

- Oui, bien sûr, il l'a toujours su.

J'insiste :

- Ce que je veux dire, c'est qu'il te connaît pour de vrai maintenant !

- Oui.

- Alors ? Qu'est-ce qu'elle entend par ça, le fait que tu ne sois rien officiellement ?...

- Je lui ai dit que j'avais l'intention de le reconnaître...

Il me regarde et j'en ai froid dans le dos. Je sais ce qu'il va me dire. Je ne sais rien mais je sens venir une vague sur laquelle je ne vais pas savoir surfer. Le quelque chose a dardé sa tête de serpent venimeux.

- Elle m'a dit qu'elle ne m'accorderait pas l'autorisation de le faire.

Il marque un temps et m'assène, dans un souffle :

- Sauf si je l'épouse.

Je ne réponds rien. Peux pas. Je savais que nous allions vers quelque chose comme ça. Je ferme les yeux et j'essaye de ne pas me laisser submerger mais il fait sombre et glacial dans ma tête. Je suis sous la vague. Le quelque chose peut danser la carmagnole si le cœur lui en dit, c'est lui qui avait raison. J'ai beau me raisonner, repenser à ma conversation avec Muriel, j'ai le sentiment que je n'aurai pas les jambes pour courir derrière le damné cheval.

- Et si tu ne l'épouses pas ?

- Je ne verrai plus Léo.

J'explose :

- Un chantage à l'enfant... Elle est... elle me dégoûte.

Pierre ne relève pas. Qu'y a t'il à dire ?

- Et tu as... tu as pris une décision ?...

- Je ne sais pas Flo, je ne sais pas...

Il a chuchoté dans un sanglot. Il laisse aller sa tête contre le dos du canapé et respire profondément.

- C'est moi ou ton fils.

- Tais-toi.

Il se cache le visage dans les mains et je devine plus que je n'entends ce qu'il me dit :

- Je ne peux pas choisir. JE NE PEUX PAS ! Et je ne veux pas.

- N'attends pas que je le fasse pour toi.

- Flo...

Je me lève pour faire quelque chose, bouger, me secouer, n'importe quoi pour ne pas rester immobile. J'ai envie de tout péter. Je ne veux pas être, je refuse d'être engluée. Je l'implore silencieusement : "Ne sois pas lâche Pierre, ne soit pas lâche". Je fais les cent pas. Je respire un grand coup. Et je pars à l'attaque :

- Je pense qu'il faudrait mieux se laisser un peu de temps tu crois pas ? Prendre un peu de recul. Tu devrais peut-être te renseigner, savoir s'il y a un recours possible, maintenant avec l'ADN il y a des ouvertures... je sais pas moi... tu pourrais arriver à prouver que tu es le père de Léo.

- Oui...

- Tu n'as pas l'air convaincu...

- Je suis surtout KO. Je me sens piégé, je déteste ça. JE LA DETESTE !

Il dit ces derniers mots avec une rage que je ne lui connaissais pas. Il laisse exploser sa colère :

- Elle me fait horreur Flo ! Elle me fait horreur. Et peur. Je la sens prête à... à... Enfin merde ! Une mère qui est prête à marchander son gamin pour récupérer un mec, ça veut dire qu'elle n'a aucune... aucun... je ne trouve pas le mot...

- Aucun scrupule.

- Ouais, c'est ça. Aucun scrupule. C'est effrayant non ?

- Plutôt oui.

Je suis abasourdie :

- Comment cette nana, que je pensais bien connaître, peut se montrer aussi... monstrueuse ? Mais je m'en tape bien : qu'elle soit un monstre si ça lui chante ! Ce que je refuse, c'est de laisser ma vie, mon avenir à moi, avec toi, être compromis par une saleté de saloperie de salope ! Si je l'avais devant moi, je lui écraserais les os au pilon, je la passerais au mixer morceau après morceau, j'en ferais de la chair à saucisse et je la donnerais à bouffer au chien du 2^{ème} qui en crèverait de manger pareille pourriture !

Le chien du 2^{ème} est un chihuahua insupportable qui aboie dès que quelqu'un passe sur le palier, qui cherche toujours à vous niquer les mollets et qui pisse dans l'escalier. Un sale cabot.

Pierre rigole de ma fureur et je ne peux m'empêcher de rire avec lui. La tension redescend. Je réfléchis.

- Il doit y avoir une solution. Nous n'allons pas la laisser nous emmerder comme ça ! Et j'y pense, qu'est-ce qu'elle compte faire avec Léo ? Elle le laisse aux USA ?

- Pour l'instant oui. Elle ne veut pas le reprendre avec elle avant la fin de l'année scolaire. L'année prochaine, il rentrera en 6^{ème}. Ce sera une nouvelle vie pour lui, un nouveau départ. Ça fait plus de 10 ans qu'il vit là-bas, et son autre maman c'est Hannah. Elle aussi elle accuse le coup, elle est secouée à l'idée qu'il parte bientôt.

- Oui, j' imagine. Pourquoi Sandrine l'a t'elle laissé aussi longtemps aux USA ? Elle aurait pu le prendre avec elle il y a longtemps non ?

- D'après elle, Bernard ne voulait pas.

- Bernard ?!... Alors celle-là c'est la meilleure ! Il ne connaissait pas l'existence de Léo il y a encore quelques semaines ! C'est bien ce qu'elle t'a dit ?!...

- Ben... oui. Bernard ne connaissait pas l'existence de Léo ?...

- Ben non, c'est ce qu'il m'a dit ! Il l'a appris la veille - ou l'avant-veille je sais plus - avant toi !

- Putain, elle est pas possible cette nana... Elle serait prête à vendre père et mère pour arriver à ses fins !

- Bon. Ne nous laissons pas... je ne trouve pas le mot...

- Impressionner.

- C'est ça. Nous...

- Attends attends mon poussin. Je ne veux pas te faire de peine mais, à mon avis, la connaissant, elle a tout blindé. C'est une calculatrice cette fille. Son plan, je suis bien sûr qu'elle l'a dans la tête depuis le début.

- Quel début ?

- Je sais pas, peut-être depuis sa tentative de suicide, quand elle a vu qu'elle ne m'aurait pas, qu'elle n'avait plus d'ascendant sur moi.

- Ouais... Ben qu'est-ce que tu proposes alors ?...

- J'ai bien une idée mais je ne pense pas qu'elle te plaise...

- Ah bon ?... Dis toujours.

- Viens à côté de moi.

Je m'exécute mais je me méfie de ce qu'il va me dire.

- Si tu penses à la trucider et que tu comptes sur moi pour la découper en morceaux, je te dis tout de suite : c'est d'accord. Mais à condition que tu m'achètes de bons gants Mappa !

- Tu sais que je t'aime toi ? me dit-il avec, enfin, un vrai sourire dans les yeux.

- Oui je sais. Moi aussi.

- Toi aussi quoi ?

- Moi aussi je t'aime Pierre.

[Pause. Nous revenons dans quelques instants.]

Plus tard, tout en pêchant nos vêtements éparpillés de ci de là, je reprends le fil de notre conversation tout en enfilant ma culotte :

- Je reviens à nos moutons : c'était quoi ton idée ?

- Je l'épouse... Non attends, te braques pas comme ça Flo !... Ecoute-moi : je l'épouse, je reconnais Léo et je divorce tout de suite après. Qu'est-ce que t'en penses ?

- Mouais... Et moi pendant ce temps-là ? Je t'attends en tricotant ?

- Non, tu n'y connais rien en tricot.
Je remets mon soutien-gorge.

- Je pourrais apprendre.

- Non, blague à part, on se voit toujours... Oui je sais : c'est pas génial mais il n'est pas question pour moi qu'on ne se voit plus !

- Tu me proposes d'être ta maîtresse ?

- Oh non, pas ce mot-là ma puce, c'est trop moche !

- Pas si tu m'entretiens, lui dis-je en enfilant mon jean.

- Et tu ne voudrais pas non plus que je te donne ma Clio?!

- Alors là mon p'tit bonhomme, si je devais être ta maîtresse, je ne me contenterais pas d'une Clio !... Non, sérieusement, moi je pense qu'elle va mettre toutes les chances de son côté et que ton idée de divorce, elle a dû y penser.

J'enfile mon tee-shirt - je suis fin prête pour un autre déshabillage si le cœur nous en dit. Et quand je dis "le cœur"...

Pierre est rhabillé lui aussi.

- Mais qu'est-ce qu'elle pourrait faire contre ?

- Un contrat de mariage ?

- Avec pour clause un non divorce ?! Non, ça ne paraît pas possible.

- Je sais pas moi, j'y connais rien.

- De toutes façons, plus j'y pense et plus l'idée de l'épouser et de vivre avec elle me... me répugne. Je ne peux littéralement plus la voir. Ce n'était pas une bonne idée, laissons tomber. Non, tu as raison, il faut en passer par des moyens légaux.

Je suis contente de le voir reprendre du poil de la bête mon Pierre. Je le lui dis et il me sourit :

- C'est grâce à toi, tu me donnes des forces. Ce qu'on peut faire pour commencer, c'est chercher des infos sur Internet.

- OK. Commence toi, pendant ce temps-là, je vais mettre de l'eau à chauffer et on va se faire un bon plat de spaghettis. Rien de tels que des spaghettis pour vous remettre en forme.

- Tu serais pas un peu italienne toi ?

- Che cosa, non lo sapevi ??!

- Pero no mi amor !

- Non ça c'est de l'espagnol mais c'est pas grave hein ?

Sandrine s'attendait peut-être à ce que Pierre soit resté l'adolescent sur qui elle avait toujours eu de l'emprise et qu'il allait se laisser embrigader dans cette histoire malsaine ? Non seulement il avait grandi mais, en plus, c'était compter sans moi !

Je préparais des pâtes avec de l'ail, du persil et de la crème fraîche, un peu de parmesan par dessus. Basique mais fantastique.

- Alors, t'as trouvé quelque chose ?

- Mouais... Alors pour commencer, les tests de paternité en France sont interdits ! Ça commence fort. Je te lis : "... la législation en vigueur en France... na na na... interdit l'achat et la réalisation d'un test de paternité... na na na... sans l'autorisation d'un tribunal."

- Ah bon ?... Je savais pas ça.

- Parce que tu t'y connaissais en test de paternité ?

- Euh... non.

- C'est bien ce que je pensais. Je continue : "Préalablement à toute recherche de paternité, il vous faudra donc prendre contact avec un avocat afin de connaître toutes les conséquences d'une telle procédure."

- T'as un avocat ?

- Pas encore.

- T'en connais un ?
- Non mais Michaël, tu sais mon copain de fac, m'a parlé un jour du sien. Un jeune type qui défend la veuve et l'orphelin.
- Ça serait pas mieux d'en trouver un qui défende les pères ?
- Si et justement, ça existe. Il y a un lien sur le site pour contacter "SOS Papas", une association qui défend donc les droits des pères.
- A mon avis, tu devrais commencer par eux. Contacte-les et vois un peu ce qu'ils te proposent.
- Ouais, t'as raison.
- Dans l'immédiat, les pâtes sont prêtes, alors à table ! Je ne souffrirais pas une seule minute de retard.
- Dis donc, c'est cool la vie avec toi.
- Et tu n'as encore rien vu ! D'ailleurs, à ce propos, j'aimerais bien qu'à partir de maintenant tu mettes les patins en rentrant.

Qui m'emporte

Ma petite mouche ne m'a toujours pas appelée.
Elle se débat, elle bat des ailes...
Tu peux toujours essayer, tu n'y arriveras pas.
Mon amour...

De deçà, delà

- Je pensais que tu ne viendrais jamais...

Il n'enlève pas son blouson, s'assoit sur une chaise, pose ses avant-bras sur ses genoux. Elle note avec amusement qu'il a pris soin de laisser la table basse entre elle, assise sur le canapé, et lui.

- Tu pouvais t'asseoir à côté de moi, je n'allais pas te manger tu sais.

Il ne relève pas.

- J'ai besoin de temps Sandrine, j'ai besoin de réfl...

- Tut tut tut mon Pierrot. Le temps de réfléchir hein ?... Surtout le temps de faire des démarches pour une reconnaissance de paternité !

- !...

Elle le mime, les yeux ronds, la bouche ouverte : « Ne me regarde pas avec ces yeux là ! Tu crois que je n'y ai pas pensé ?... Ne me prends pas pour une demeurée Pierre. »

Elle allume une cigarette, souffle la fumée.

- Oublie tout ça. Une démarche légale prendrait beaucoup de temps, tu dois le savoir, le temps que ton avocat fasse les démarches, qu'il mette la machine en route, etc. Et si tu ne te décides pas dans les jours qui viennent, je peux t'assurer que tu ne le reverras jamais Léo. Je partirai avec lui.

- Tu le prends en otage, c'est...

- C'est quoi ?... Ecœurant ? Dégueulasse ? Irresponsable ? Révoltant ?

- TOUT ÇA OUI ! Tu ne t'en es jamais occupée de ce gosse pendant des années et maintenant tu te sers de lui pour m'avoir moi !

- NE DIS PAS QUE JE M'EN SUIS JAMAIS OCCUPÉE, CE N'EST PAS VRAI !

Elle s'arrête, prend une inspiration, s'oblige à se calmer. Léo est un sujet sensible.

- Je suis allée le voir aussi souvent que possible.

- Alors pourquoi tu ne l'as pas pris avec toi ?

- Parce que Bernard n'y tenait pas et...

- Mais ce n'est pas vrai !

- Comment ça "Ce n'est pas vrai" ?

- Oui, c'est faux : Bernard ne connaissait même pas l'existence de Léo il y a encore quelques semaines !

Elle tire sur sa cigarette pour se donner une contenance et réfléchir, en secoue la cendre, aspire une nouvelle bouffée.

- Peu importe. Tu n'as pas à te mêler de ça, ce n'est pas ton affaire, dit-elle en exhalant la fumée.

- Pas mon affaire ?! Il me semble que si pourtant...

Elle ignore la répartie :

- J'ai entamé la procédure de divorce, Bernard ne fera pas de difficulté, je devrais donc être libre d'ici quelques mois. Mais tu peux me demander en mariage quand tu veux...

Elle sourit sur ces dernières paroles puis reprend vite son sérieux.

- Ah, autre chose : ne t'avise pas de m'épouser pour divorcer tout de suite après quand tu auras reconnu Léo. Parce que je te préviens : je l'emmènerai avec moi et tu ne nous retrouveras pas. Avec mon métier et le Web, je peux travailler n'importe où maintenant.

- Mais t'es dingue !

- Oh il ne faut rien exagérer.

Elle ne fanfaronne plus. Elle tire sur sa clope, en secoue la cendre dans un cendrier, en regarde le bout incandescent, toujours pour se donner une contenance.

- Je ne suis pas plus mauvaise qu'une autre tu sais, même si les apparences sont contre moi. Les gens ont toujours tendance à juger selon les apparences mais ils ne cherchent pas à savoir au fond ce qu'il en est vraiment. Il n'y avait que ma mère pour me comprendre. Oh je sais ce qui se disait sur nos rapports N'empêche, il n'y avait qu'elle pour me comprendre.

Elle le regarde droit dans les yeux :

- J'ai essayé Pierre, je te promets. J'ai essayé de me... de me soigner de toi, de vivre loin de toi, de vivre sans toi. Pas à cause de la différence d'âge, pas à cause de notre possible lien de parenté. Non, je m'en fiche bien de tout ça.

Elle marque une pause. Elle cherche les bons mots.

- Non, à cause de toi, de ton manque d'amour pour moi. J'ai toujours été lucide tu sais. Ma mère aussi m'avait dit qu'il fallait que je t'oublie parce qu'il n'y aurait jamais rien de possible entre toi et moi ; elle voyait clair et se flattait de bien te connaître. Je l'ai écoutée, je l'écoutais toujours, je me suis rangée à ses conseils raisonnables.

Pierre n'aime pas la tournure que prend la conversation, il ne sait pas quoi en faire de cet amour dont il ne veut pas.

- Et par rapport à Léo ? Ta mère, elle en disait quoi d'être grand-mère ?

- Oh tu sais, ma mère, pour la choquer, il fallait se lever de bonne heure ! Quand je lui ai annoncé que j'étais enceinte, tout de suite elle a été pragmatique : elle a préparé un trousseau de bébé, elle est venue me rejoindre un peu avant mon accouchement et elle m'a aidée à tout organiser sur place. Quand Léo est né, elle a été une grand-mère épatante. Et gaga, complètement gaga. Elle l'adorait et il le lui rendait bien.

Elle sourit tendrement, tire sur sa cigarette et reprend :

- Peu après j'ai rencontré Bernard et...

Il l'interrompt :

- J'y pense : pourquoi tu n'es pas restée vivre aux USA auprès de Léo ?

Elle ne répond pas tout de suite, penche la tête et le regarde en plissant les yeux :

- C'est amusant que tu me poses toutes ces questions, là maintenant seulement je veux dire. Nous aurions pu en parler quand nous étions là-bas... Nous avions pourtant tout le temps nécessaire...

C'est au tour de Pierre de réfléchir à ce qu'il va répondre. C'est vrai qu'il ne s'était pas alors préoccupé de ces aspects matériels concernant la vie de son fils alors qu'il aurait dû. Il aurait dû tout connaître concernant son enfant, tout chercher à savoir, à comprendre. Il s'était surtout préoccupé de se faire aimer du garçon, comme si en arrivant dans sa vie, lui Pierre allait tout résoudre, tout réparer, effacer le passé et les erreurs de Sandrine. Alors qu'elle, et il s'en rendait bien compte, avait fait du mieux qu'elle avait pu. Mais il n'est pas prêt de le reconnaître.

Il biaise en répondant évasivement, d'une voix sourde :

- Il faut croire que ça n'était pas d'actualité.

Elle sourit d'un air moqueur, elle a compris.

- Je ne suis pas restée vivre aux USA parce que j'avais un contrat en France. La boîte m'avait envoyée en stage dans une de leurs succursales américaines et après je devais honorer mon contrat en France. Mon idée était de travailler quelques temps pour eux et de retourner ensuite aux USA. Mais j'ai rencontré Bernard. Je me suis crue amoureuse, ou j'étais vraiment amoureuse, peu importe, j'ai cru dur comme fer que ce serait un nouveau départ, que tu ferais désormais partie de mon passé, que je serais guérie de toi. J'y ai vraiment cru.

Et elle ajoute :

- Pas longtemps.

Elle sourit amèrement :

- Le problème vois-tu, si je peux parler de Léo ainsi, et aussi paradoxal que ça puisse paraître, c'était de le voir Léo.

Pierre ne pige plus et fronce des sourcils mais elle n'en tient pas compte et continue :

- Et je le voyais régulièrement, pas aussi souvent que j'aurais voulu mais régulièrement, quoique tu en penses. J'étais à la fois extrêmement heureuse de le voir, toujours. Mais déchirée aussi.

Elle prend une grande respiration :

- A chaque fois, à chaque fois tu m'entends, c'était la même blessure : j'avais l'impression de t'avoir devant moi. Plus il grandissait, plus il te ressemblait. A mon retour il me fallait des jours pour me remettre d'aplomb, pour retrouver mon équilibre. Et malgré tout l'amour que je lui porte, je ne pouvais pas concevoir de l'avoir, c'est-à-dire de t'avoir ainsi constamment sous les yeux... C'était difficile, je veux dire que Léo vive loin de moi, mais je n'ai pas pu me résoudre à faire autrement.

Elle ne le lâche pas des yeux.

- C'est à cause de ça que je ne l'ai pas pris avec moi. Et je n'en ai pas parlé à Bernard parce qu'il n'aurait pas compris, à moins que je lui raconte tout, ce que je ne voulais pas. C'était mon secret. Que jusqu'à présent je n'avais partagé qu'avec ma mère.

Elle tire sur sa cigarette.

- Ma vie était réglée, bon an mal an mais réglée. Jusqu'à ce samedi soir où je t'ai revu. La plupart du temps, tu étais en toile de fond. Et là d'un coup tout a basculé : tu étais revenu au premier plan. Comme si le temps n'avait pas eu cours. C'est... inexplicable. Quand je te vois...

Il est captivé de cette lumière dans ses yeux. Du pur amour... Elle en serait presque belle. "*Elle m'aimerait, elle m'aimerait vraiment ?*" Il frissonne.

- Je n'y peux rien. Je t'ai toujours aimé, ça ne s'explique pas.

Il se rebiffe : « Ce n'est pas ça l'amour. »

- Qu'est-ce que tu en sais ?

- Tu ne peux pas dire que tu m'aimes et m'obliger à faire ce que je ne veux pas faire.

- M'épouser ?

- Ouais.

Elle hausse les épaules :

- Et bien si. C'est une forme d'amour. Certains, quand ils sont malheureux, rentrent la tête dans les épaules. Moi je sors les dents. Certains se sacrifient pour ceux qu'ils aiment, ils les laissent partir. Pas moi. Je te dis : j'ai essayé, je n'y suis pas arrivé, c'est comme ça, c'est la vie.

- Parlons-en de la vie : tu l'imagines notre vie ?

- Un peu oui... Dans les premiers temps, ce sera... délicat, je le conçois parfaitement. Je te sépare de Florence, tu me détestes, je te dégoûte même, et tutti quanti.

Elle accompagne ses mots d'un mouvement circulaire du bras.

- Mais Léo vivra avec nous, n'oublie pas ça. Et avec le temps... je ne dis pas que tu deviendras follement amoureux de moi non, mais tu apprendras à me supporter puis à m'apprécier, à m'estimer. Je suis quelqu'un de très facile à vivre tu sais ? Demandes à Bernard...

- Il est malheureux Bernard.

- Tu vois, c'est bien la preuve qu'il aime la vie en ma compagnie.

Il la regarde, visiblement interloqué :

- Tu es d'un cynisme ! Qui es-tu vraiment ? Tu peux passer d'un extrême à un autre en quelques secondes...

- Oh il ne faut pas toujours prendre les choses au premier degré. Je plaisantais.

Elle appuie sa tête contre le dossier du canapé et marque une pause.

- Mais c'est vrai aussi que je ne suis pas une seule et même personne. La plupart des gens ne sont pas faits d'un bloc tu sais. Je peux être très douce, aimante, drôle, câline, attachante.

Elle marque encore une pause.

Je peux aussi être... terrible. Je ne le savais pas, du moins pas à ce point-là, il y a encore peu de temps. C'est toi qui m'as révélé cette facette de moi-même. Tu vois par exemple, je n'aurais jamais imaginé me suicider. Même quand ma mère est

morte : pendant des mois j'ai été déprimée mais jamais, *jamais* tu m'entends, je n'ai pensé au suicide. Et puis je te revois et je me taille les veines, sans même y réfléchir, comme une évidence.

Elle relève la tête et le regarde mais son regard cette fois-ci le traverse.

- Parfois j'ai peur moi aussi. De moi. Mais je peux te garantir une chose : jamais je ne vous ferai de mal à toi ou à Léo. Je vous aime trop pour vous faire du mal.

- Tu es complètement incohérente ! Tout à l'heure tu me disais être prête à disparaître avec Léo si jamais je n'accédais pas à ta folie et en plus tu vas l'enlever de sa vie aux USA ! Si ça ce n'est pas nous faire du mal !

- C'est ma dernière carte pour te garder. Je t'assure que je ne suis pas fière de cette idée. Mais j'ai réfléchi et... je ne peux pas faire autrement, je t'assure.

Elle a murmuré les derniers mots. Ils se regardent, malgré lui il est ébranlé.

- Epouse-moi et je te rendrai heureux Pierre, je te le promets.

Sa voix est douce, chaude, son regard lumineux. Il ne veut plus les voir elle et ses yeux, il se lève, va jusqu'à la fenêtre, appuie son front contre la vitre et regarde dehors sans rien voir. Il laisse passer quelques secondes. Il essaye encore :

- Tu as Léo. Ça devrait compter. C'est quand même pas rien l'amour d'un enfant !

- Bien sûr que ça compte. Mais tu comprends bien que l'amour d'un enfant et l'amour d'un homme, ce n'est pas la même chose. Léo ne peut pas combler mon besoin d'amour de toi. Tu comprends ?

- Et Flo, qu'est-ce qu...

- Oui je sais, j'y ai pensé bien sûr. Je comprends que ce soit... difficile pour elle, pour toi. D'un autre côté, vous ne

vous connaissez pas depuis très longtemps non plus, vous n'avez encore rien construit ensemb...

- JE L'AIME ET ELLE M'AIME ! C'EST AUSSI SIMPLE QUE ÇA. ET C'EST AVEC ELLE QUE J'AI ENVIE DE VIVRE ! l'interrompt-il durement.

Elle fait tournoyer sa main et la cigarette qu'elle tient, elle fronce les sourcils, elle a l'air blessé. :

- Oui, ça j'avais compris que tu l'aimes. Inutile d'enfoncer le clou.

Elle aspire une bouffée, souffle la fumée et écrase sa cigarette pour aussitôt en allumer une autre. Elle a les larmes aux yeux mais garde les paupières baissées pour ne rien révéler.

- Il n'y a pas à discuter Pierre. J'ai bien réfléchi, je te l'ai dit.

Elle se tait. Entre eux le silence est opaque. Elle a peur. Et si Florence comptait plus pour lui que Léo, si la balance penchait de son côté à elle ? Pas question de le perdre, elle ne s'en remettrait pas. Elle réfléchit vite.

- Mais je veux bien être conciliante. Je vais te proposer un marché.

Il se retourne.

- Un marché ?

- Oui. Voilà. Je te propose le marché suivant : tu viens vivre avec moi, sans m'épouser, durant un an. Au bout d'un an, si la vie avec moi t'est vraiment insupportable, tu pourras partir, je te laisserai libre.

- Sans conditions ?

- Sans conditions. C'est toi qui décideras.

Il se méfie :

- Et Léo ?

- Léo sera ton fils à part entière, je t'autoriserai à le reconnaître, tu auras tous les droits sur lui, tu pourras le voir quand tu veux, nous nous entendrons pour une garde

alternée si tu le souhaites. Je ne te mettrai aucun bâton dans les roues.

- Un an tu dis ?

- Un an.

- Et c'est moi qui prendrai la décision ? Tu ne t'y opposeras pas ?

- Non, je te l'ai dit : je te laisserai décider.

Où est le piège, se demande-t-il.

- Ne cherche pas, il n'y a pas de piège.

- Tu lis dans mes pensées maintenant ?

Elle sourit.

- Je te connais si bien Pierre...

- Je vois ça...

- Disons que je te fais un cadeau d'amour.

Il se tourne vers la fenêtre pour à son tour se donner une contenance, pour se donner du temps, laisse quelques secondes passer.

- Laisse-moi un peu de temps. Pour que je me fasse à l'idée. Pour que Flo se fasse à l'idée. S'il te plaît..

Elle soupire, tire une bouffée, exhale la fumée, écrase sa cigarette.

- D'accord, je veux bien te laisser, vous laisser un peu de temps Pierre. Mais n'exagère pas non plus. S'il te plaît.

Pareil à la

Pierre.

Ma mouche, mon amour, ma vie.

Je te ferai un cocon si doux, si doux...

Tu aimeras, tu m'aimeras.

Et tu resteras

Avec moi.

Feuille morte

Pierre et moi nous nous sommes quittés. C'est moi qui en aie décidé ainsi. Il voulait que je garde son appartement, je n'ai pas voulu. Il voulait que l'on continue à se voir, je n'ai pas voulu. Il disait : un an c'est rien, ce sera vite passé ; je n'ai pas voulu en entendre parler. Il pleurait, je n'ai pas voulu pleurer avec lui. Je préférais pleurer toute seule dans mon lit la nuit, sans lui. Folle et insensée.

Mais pour un gars qui, à l'entendre, avait pris sa cousine en horreur, qui la détestait, à qui elle faisait peur et j'en passe, j'avais trouvé que finalement il s'accommodait bien et de l'énergumène et de son marché à la noix et de cette année à vivre avec elle.

Et ce que je n'ai surtout pas supporté, c'est qu'il revienne sur tout ce qu'il avait dit à son sujet. Il avait essayé de m'expliquer son point de vue à elle, qu'elle n'était peut-être pas aussi monstrueuse, pourquoi elle agissait ainsi... Elle l'avait convaincu, séduit même, et finalement je ne savais plus qui il était.

Et puis, je dois le reconnaître, c'est l'orgueil qui m'a inspirée - il aurait mieux fait de la mettre en veilleuse celui-là. Aujourd'hui je me rends compte combien j'ai été con, bête, stupide. Je n'ai pas couru pour m'accrocher à la queue du cheval comme ma grande sœur me l'avait conseillé. J'ai joué à la fille forte qui savait ce qu'elle voulait. Ou plutôt ce qu'elle ne voulait pas, ce qui revient au même. Je suis restée plantée à regarder le cheval galoper loin de moi.

En fait, je n'attendais qu'une chose : que Pierre me tienne tête, qu'il tambourine contre ma porte en pleine nuit au grand dam des voisins, qu'il la défonce, qu'il envoie valser mon intransigeance, qu'il torde le cou à mon inflexibilité, qu'il soit de nouveau un vaillant chevalier et qu'il coupe les sept têtes du dragon gardien de ma suffisance, qu'il piétine ma

vanité, qu'il saigne à blanc ma superbe et fasse pâlir ma gloriole. Devant un tel valeureux comportement, je me serais laissée faire et emporter sur son beau cheval blanc - on a beau être une femme libérée, c'est tout juste si parfois on n'aimerait pas être ramenée dare-dare à la maison - à la raison - par un amoureux sourd aux atermoiements de sa dulcinée.

Et nous aurions vécu comme nous aurions pu, peut-être pas toujours heureux, dans l'alternance.

Domage, cette fois-là encore nous n'étions pas dans un conte de fée. A me voir, à m'entendre, il ne pouvait deviner que j'étais sens dessus dessous, aussi désemparée qu'une guenille brassée pendant deux heures à 90° dans une machine à laver, tordue, délavée, repliée sur moi-même, les manches entortillées avec les jambes, les boutons arrachés, chiffonnée à jamais. Et sans doute était-il trop chamboulé lui aussi pour pouvoir comprendre et revêtir la belle armure d'un courageux chevalier. Qu'est-ce qu'on peut être stupide parfois ! Il aurait suffi qu'on pose tout, qu'on parle, qu'on se parle. Mais je lui ai tenu tête, drapée dans ma connerie orgueilleuse, et il est parti.

Peut-être n'avait-il pas assez de couilles non plus.

Elle savait bien à qui elle avait affaire Sandrine. De nous deux c'est elle qui le connaissait le mieux.

Huit mois après notre rupture je me mariais sur un coup de tête et je divorçais à peine deux ans plus tard. Je n'ai pas eu d'enfant. Maintenant j'ai trente-quatre ans, je vis seule. Rien de glorieux. Je n'ai pas su rebondir comme mes frères et sœurs, effacer la saleté d'un coup d'éponge et me remettre à table avec un nouveau plat à déguster. Je grignote parfois du bout des dents mais je ne finis jamais mon assiette.

Souvent je vois Bernard. Nous sommes toujours amis bien qu'il soit devenu un peu ours et que parfois je ne vaillle guère mieux. Un jour une amie commune me demanda pourquoi lui et moi on ne se mettait pas ensemble.

- Parce que Bernard, je l'aime d'amitié, ça n'a rien à voir avec l'amour, faut pas tout mélanger. Et son amitié m'est trop précieuse pour que je risque de la perdre.

- C'est marrant, m'a-t-elle répondu, il m'a dit exactement la même chose...

Espèce de calamiteuse marieuse vicieuse.

Je me suis jetée à corps perdu dans le travail et je suis maintenant reconnue par mes pairs quand j'aurais voulu l'être par un seul, Pierre.

Les premières semaines de notre séparation, il m'a appelée plusieurs fois pour prendre de mes nouvelles. Quand je voyais son nom s'inscrire sur mon téléphone, j'espérais toujours le miracle du genre « Attends-moi, j'arrive. » Mais non, jamais. Il voulait juste savoir comment j'allais. Alors un jour je lui ai dit d'arrêter, c'était trop douloureux. Là aussi, là encore il m'a obéi. L'imbécile ! Je ne l'ai plus jamais entendu, plus jamais revu.

Sauf une fois, deux ans après notre séparation. De loin. Un automne.

Je traversais un parc dans le centre-ville, parce que les couleurs des arbres étaient magnifiques et de loin m'avaient attirée. D'habitude je ne passais par là mais, encore une fois, comment ne pas croire que le destin se mêle de tout et décide pour nous ? Je marchais sans penser à grand-chose quand à une centaine de mètres, je la vis, elle, Sandrine, assise sur un banc, qui lisait. Je m'arrêtai pour l'observer. Toujours mal fagotée mais quand même mieux que du temps où nous étions copines. Disons que de légumes fanés elle était

passée aux légumes frais. Sans être à croquer, je la trouvais plus appétissante : elle avait l'air tendre. Soudain elle leva les yeux de son livre et sourit en regardant devant elle ; je suivis son regard et mon cœur fit un double salto arrière avant de s'écraser lamentablement le menton dans la poussière, le souffle coupé : à quelques mètres, Pierre et Léo se chamaillaient pour récupérer un ballon en riant aux éclats. Elle leur cria quelque chose que je ne pus entendre et ils rirent tous les trois, visiblement heureux.

J'aurais voulu me jeter à l'eau et que les canards me bouffent.

Je n'ai pas oublié Pierre, je ne l'oublierai jamais, enfin du moins aujourd'hui je ne pense pas pouvoir l'oublier. Sans attendre de l'oublier, j'espère qu'un jour penser à lui sera moins douloureux. Mais de ça non plus je ne suis pas sûre.

Le pire c'est l'idée que peut-être je le rêve, que peut-être il n'était finalement pas l'homme de ma vie, que peut-être je ne le connaissais pas. En tout cas il m'a profondément déçue.

Et son souvenir entravent mes antennes, je ne suis plus réceptive, inconsciemment j'attends toujours de rencontrer son clone et je rejette tous ceux qui ne lui ressemblent pas.

La fameuse première année écoulée, je n'ai pas pu m'en empêcher : je l'ai attendu. En vain bien sûr. Au fond de moi j'espérais follement qu'il quitte Sandrine et revienne vers moi. J'aurai tout laissé tomber pour lui - dont mon mari à l'époque, je lui aurais ouvert grand les bras, j'aurais tout pardonné, tout oublié. Non, pas tout oublié, j'aurais seulement mis un pansement sur mes blessures.

Cette année Léo a 20 ans. Il a intégré une école d'architecture, pas celle de Nantes, tant pis pour lui - je le sais par Bernard qui de loin en loin a gardé contact avec Sandrine. 10 ans déjà...

*

Je sais pourquoi Pierre n'est pas revenu. C'est Bernard qui m'apprend la vérité, plus tard. Un jour, quand il sent que je suis prête à entendre certaines choses - longtemps je lui ai interdit d'aborder le sujet Pierre avec moi - un jour donc, Bernard me raconte.

- Il y a environ 8 ans, on s'est rencontrés avec Pierre, par hasard, un après-midi. Au départ on était un peu, beaucoup même, gênés. C'est sûr que quand Sandrine m'a quitté pour lui, je ne le portais pas dans mon cœur. Mais, à la réflexion, je me suis dit que lui aussi avait laissé des plumes dans cette affaire et qu'il n'avait rien décidé. Pour lui, seul Léo comptait. Alors, le temps passant, rapidement je ne lui en ai plus voulu. Ou presque plus. Je ne pouvais pas lui en vouloir d'exister ! Bref, on a décidé de prendre un pot ensemble pour... parler.

Et ils parlent. De tout, de rien, d'eux, de Sandrine, de moi évidemment. Bernard lui apprend que je me suis mariée. Pierre ne réagit pas, son regard se perd dans l'horizon.

- Il m'a semblé... affecté. Mais j'ai peut-être interprété.

Pause avec un regard appuyé.

- Et puis Pierre m'a parlé de Léo. Partir des USA a été très difficile pour le gamin. T'imagines, il a tout quitté : son pays, sa maman Hannah, ses copains, son école, le baseball, ses repères, sa vie quoi. Il en a voulu à sa mère de l'avoir arraché ainsi à tout ce qu'il aimait. Le pauvre gosse se noyait et s'est alors accroché à Pierre comme à une bouée.

Pierre qui l'a entouré de tout l'amour dont il est capable, lui a consacré autant de temps que possible pour lui maintenir la tête hors de l'eau et lui construire sa nouvelle vie.

- L'année fatidique écoulée, il n'a pas eu le cœur de les laisser lui et Sandrine (avec qui, entre parenthèses, il ne s'est jamais marié) et de le partager en garde alternée. Le gamin n'était pas prêt à être largué une semaine sur deux par son père. Tu sais, à 11 ans, un père c'est important pour un garçon.

Une nouvelle pause. J'attends la chute.

- Quant à toi, tu l'avais bel et bien jeté non ? Et tu t'étais mariée.

Ouais, merci Bernard, pour une chute, c'est une belle chute. Mais il a raison : comment Pierre aurait-il pu deviner que je n'étais pas heureuse ni mariée ni seule, que je n'étais pas heureuse parce que sans lui et que je l'attendais ?

Ce même jour, Bernard me parle aussi de la vie avec Sandrine :

- Tu sais, Sandrine elle parade beaucoup quand elle a un public. Mais elle est différente dans l'intimité : elle est plutôt câline, douce, attentionnée...

N'en jette plus Bernard. Je hoche la tête, sans faire de commentaires ni écouter la suite : connaissant Pierre, lui qui aime tant les loukoums, autant de douceur a dû l'engluer.

*

Je suis comme cette feuille morte que chacun écrase sous ses semelles, je suis trop mouillée, trop lourde pour m'envoler plus loin, je me laisse piétiner, je me mêle à la terre, je serai bientôt fondue en bouillie nourrissante pour les bestioles qui pullulent dans la nature. On appelle ça l'écosystème. Au moins ma vie aura-t-elle servi à ça, nourrir les bestioles de l'écosystème.

Bon, en attendant le grand festin, foin de toutes ces pensées existentielles : ce soir, je sors ! Je respire un grand coup, me dévisage dans le miroir... T'as du boulot ma fille. Je mets un peu de trompe-couillon sur mes yeux et mes lèvres, me donne un coup de peigne, clipse à mes oreilles mes vrais faux rubis, accroche à mon cou le collier assorti, pschitte un peu de parfum par-ci par-là, enfile ma petite robe noire (LA petite robe noire qu'une femme se doit d'avoir dans son armoire) une veste rouge achetée en solde et que j'adore, mes souliers vernis à talons (juste pour le look parce que pour danser je mettrai des chaussures plates que je glisse dans mon sac) et attrape ledit sac à main, celui des grands soirs.

Voilà, je suis prête. Un coup d'œil dans la glace : pas trop mal finalement pour une feuille morte.

Je suis invitée chez des copains de Bernard que je ne connais pas, pour une fête quelconque, un anniversaire ou une crémaillère, je ne sais plus, il a dû me le dire mais j'ai oublié et je m'en tape. Je ne voulais pas y aller mais il a insisté.

- Ça te changera les idées, m'a-t-il dit, ça fait du bien de rencontrer d'autres personnes. Il y aura plein de gens sympas. T'as que trente-quatre ans Flo que diable, ta vie n'est pas finie, elle commence !...

- Elle commence, elle commence... elle est bien entamée non ?

Il sourit en dodelinant de la tête, l'air incrédule. Puis sort sa dernière carte :

- Et puis j'ai cru comprendre qu'il y aurait certaines personnes que tu connais et que tu apprécies.

- Ah bon, qui ça ?

- Tu verras bien.

Il a raison. Sait-on jamais, je pourrais toujours y rencontrer quelqu'un.

S o m m a i r e

LES SANGLOTS LONGS	2
DES VIOLONS	24
DE L'AUTOMNE	25
BLESSENT MON COEUR	46
D'UNE LANGUEUR	47
MONOTONE	55
TOUT SUFFOCANT	56
ET BLEME, QUAND	62
SONNE L'HEURE	71
JE ME SOUVIENS	72
DES JOURS ANCIENS	76
ET JE PLEURE	77
ET JE M'EN VAIS	82
AU VENT MAUVAIS	83
QUI M'EMPORTE	92
DE DEÇA, DELA	93
PAREIL A LA	102
FEUILLE MORTE	103

*Vous l'aurez remarqué, les titres
des chapitres de ce roman reprennent
les vers du poème
« Chanson d'automne » de
Paul Verlaine*

*J'espère qu'il ne m'en voudra pas de
les lui avoir empruntés.*